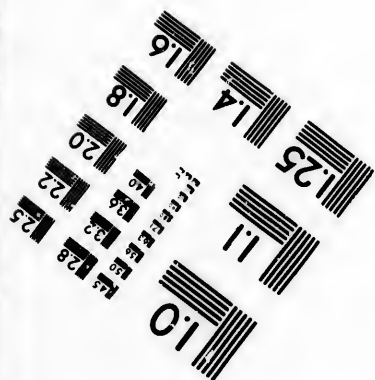
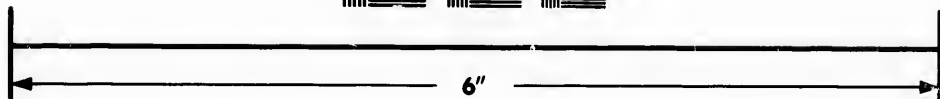
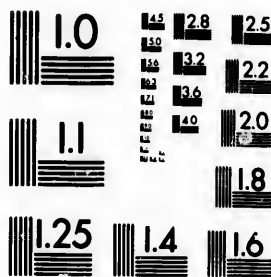


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1982

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

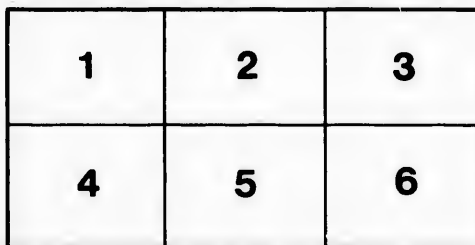
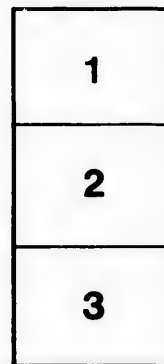
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ire
détails
es du
modifier
er une
filmage

ées

re

y errata
d to

nt
ne pelure,
çon à



32X

XIX C



CANADA

NATIONAL LIBRARY
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PK3326 038152

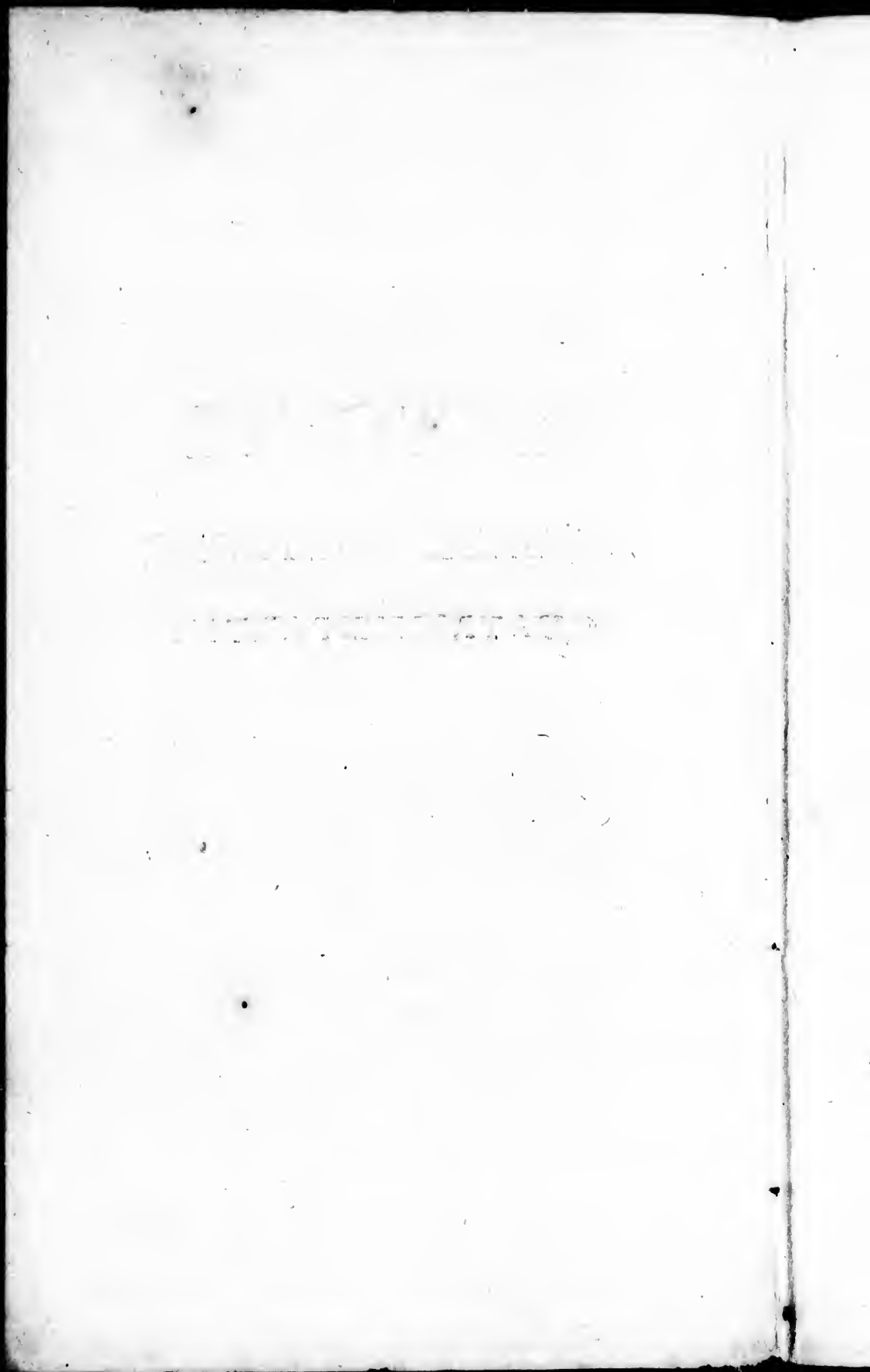
v. 4 195111

829

HISTOIRE

D'ÉMILIE MONTAGUE.

QUATRIÈME PARTIE.

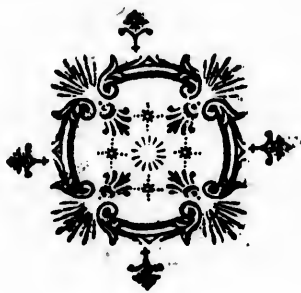


HISTOIRE
D'ÉMILIE MONTAGUE,

PAR M. BROOKE;

Imitée de l'Anglois, par Monsieur
FREN AIS.

QUATRIÈME PARTIE.



A PARIS,

Chez GAUGUERY, Libraire, rue
des Mathurins, au Roi de
Danemarck.



M. D C C. L X X.

Avec Approbation & Privil. du Roi.

1827

2

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

1827



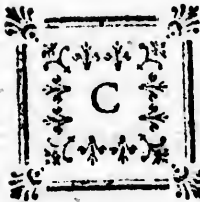
HISTOIRE
D'ÉMILIE MONTAGUE.



LETTRE CXXX.

*Miss Bell Fermor , à Madame
Temple.*

A Sillery , ce 20 Avril 1767.

ONTINUEZ , ma chere.
Il est plus rampant , plus
souple !... C'est une pâte
que vous façonnez à
volonté ; & voilà ce que sont ces
hommes ! Les sages , les fous , ceux
qui ont de la gravité & les volages ,
Tome IV. A

tous tombent à nos genoux, tous deviennent nos humbles esclaves... Il n'y a que façon de s'y prendre. Je vais réduire en Code les maximes dont vous faites usage ; j'y joindrai les miennes, & tout cela formera un Corps de loix pour gouverner les maris, que je ferai traduire dans toutes les Langues vulgaires pour le bien-être général des femmes.

Mais, avec ce beau projet, je ne suis pas, au fond, moins simple que les autres. Il n'y a personne qui aime plus que moi les eaux de senteur. Croiriez-vous bien que j'avois, depuis quelque temps, la stupidité de n'en point faire usage, parce que je m'imaginois que Fitzgérald ne pouvoit les souffrir ? Je ne sçais comment il vint à dire hier qu'il les aimoit... Il n'a pas sitôt dit le mot que je me leve involontairement, je cours à mon cabinet de toilette... J'y imbibe mon

mouchoir d'eau de lavande & je rentre en la respirant. La fine mouche s'en apperçut & je me sentis rougir... Je voulus essayer de faire naître un repentir en moi-même, & je n'y trouvai, au contraire, que des applaudissemens.

Me voilà prise, ma chere, me voilà prise. Il va revenir aujourd'hui, quoiqu'il y ait du risque à-cause de la fonte des neiges; mais il veut absolument que nous voyons partir les glaces du fleuve... Il nous marque qu'il sçaura nous faire éviter les dangers du chemin.

Au soir.

Nous sommes-revenus, & je ne suis point encore sortie de l'étonnement où m'a jetté ce spectacle.

Je m'imaginois avant de voir partir ce vaste amas de glace qui couvre le fleuve depuis Québec jusqu'à la

pointe de Levi, & qu'on appelle le Pont, qu'il se dissoudroit graduellement à mesure que la chaleur du soleil, de l'air & de la terre augmenteroit. Je croyois que la riviere deviendroit libre sans que nous apperçussions les causes qui auroient opéré cet effet.

Mais le fleuve Saint-Laurent ou la grande riviere n'est pas comme ces petits amas d'eaux coulantes, auxquels on donne en Angleterre & même dans le reste de l'Europe, les mêmes noms. Il conserve toute sa grandeur, toute sa majesté. Le sublime est ce qui caractérise ce monde occidental. L'élévation des montagnes, l'étendue des lacs, la largeur des rivieres, la majesté imposante des rochers qui sont couverts, dans une variété prodigieuse, des plus nobles productions des forêts, sont au-delà de toute description : Un Peintre de

Payſages étendrait ici ſes idées & ſon imagination d'une manière ſurprenante.

L'objet dont je parle a toute la magnificence Américaine.

Ce pont de glace a cinq pieds d'épaiſſeur, une lieue de longueur & plus d'un mile de large. La rapidité de la marée fait, pendant long-tems, des efforts inutiles pour le détacher des bords.

Lorsque la chaleur ſe fait ſentir avec quelque force, on ne le paſſe point ſans crainte : mais une nuit de gelée le raffermiſſe. Les Dames mêmes ſ'y expoſent dans leurs parties de plaſiſir. Cette inquiétude dure à-peu-près un mois.

La glace ſ'amolliſſe & ſe détache peu à peu des bords pendant les quinze derniers jours, & il y a toujours quelque téméraire qui paye de ſa vie ſon obſtination à vouloir paſſer.

Le risque devient de jour en jour si évident que l'on cesse enfin absolument de se hasarder... On s'empresse alors à guetter le moment de cette grande débacle... L'impatience de voir la communication libre avec l'Europe brille dans tous les yeux... On voudroit hâter cet heureux événement. Ce moment de joie est enfin arrivé & nous en avons joui avec tous les Habitans de Québec rassemblés.

Du sommet du Cap Diamant, la vue s'étendoit à quelques lieues au-dessous & au-dessus de la Ville. La rivière étoit débarrassée dans la partie supérieure, ainsi qu'au-dessous de la pointe de Lévi. La rapidité du courant s'étoit frayé un passage sous le pont qui étoit resté ferme.

La marée remonte enfin la rivière avec une impétuosité surprenante & frappe le pont qui s'ébranle... & ré-

D'EMILIE MONTAGUE. 7

siste... L'eau reflue sur elle-même, s'arrête... mais revenant bientôt avec une fureur redoublée, elle sappe cette masse prodigieuse avec une telle force que la glace cède enfin.

Une vaste plaine de crystal se met alors en mouvement & avance d'un pas grave & majestueux. Les pointes de terre qui s'avancent dans le fleuve suspendent pendant quelques momens ses progrès... mais entraînée par son poids énorme & par la rapidité du courant, elle surmonte enfin tout obstacle, se fracasse avec un bruit horrible, & rien ne lui résiste.

On voit avec un plaisir extrême le lit du fleuve s'ouvrir de plus en plus à mesure que la glace disparoit. Elle a bientôt tourné la pointe de Lévi, & l'on ne voit plus alors qu'une plaine claire & fluide qui nous annonce le retour des vaisseaux de l'Europe &

la verdure & les fleurs dont la terre va se couvrir.

Voilà ce que nous venons de voir. Il s'en faut beaucoup que ma description ne réponde à cette grande & surprenante scène... Je ne vous en donne par-là qu'une légère idée. Cela suffit pour vous faire, au moins, concevoir que les saisons mêmes participent ici de la grandeur sublime qui distingue ce Pays de l'Europe.

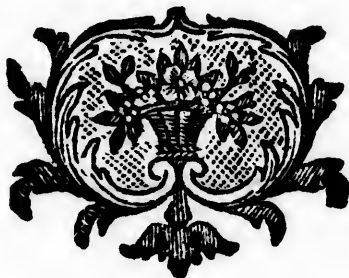
Les saisons, en Angleterre, ne changent que graduellement, & le passage de l'une à l'autre se fait à peine sentir. Mais le changement ici est violent & soudain & frappe l'esprit de ce plaisir vif que l'on goûte quand on passe rapidement d'une chose à l'autre... Je regrette, cependant, qu'il n'y ait pas de printems.

Adieu.

B. FERMOK.

D'EMILIE MONTAGUE. 9

P. S. J'ai vû notre Emilie. Je ne
sçais point encore quand elle revien-
dra au gîte.



A v



LETTRE CXXXI.

*Miss Bell Fermor , à Madame
Temple.*

A Sillery , ce 22 Avril.

ENCORE une de vos lettres ! En vérité, vous êtes une femme charmante... Ce qui m'en plaît , c'est que vous êtes comme ces Joueuses qui disent qu'elles jouent sur le velours ; vous jouissez de tout le bonheur qu'une femme mariée peut désirer , & vous parlez à votre aise de celles qui se repentent de s'être mises sous le joug fatal. Il est sûr qu'une Religieuse est , à beaucoup d'égards , plus heureuse que bien des femmes mariées. Sa situation , comparée à celle d'une femme qui n'aime pas son

mari, & qui est sensible & vertueuse, est mille fois plus agreable.

C'est ce qui fait que nous sommes moins revoltés ici de la cruauté des parens qui, par un principe d'avarice ou d'orgueil, forcent quelques-uns de leurs enfans à entrer dans des Couvens, pour laisser aux autres un état plus brillant dans le monde... Ils me paroissent moins coupables que ceux qui, en Angleterre, ont la barbarie de contraindre leurs enfans à se marier contre leur inclination,

C'est votre lettre qui me fait réfléchir à tout cela. Elle me rappelle en même temps ce qu'une Dame Françoisé me dit il y a quelques mois. Je déclamois vivement contre les Couvens; je déplorais sur-tout le malheur de n'en pouvoir sortir, quels que fussent les chagrins qu'on y essuyât, & d'être forcées d'y passer sa vie...

Et le mariage, me dit-elle, avec vivacité, n'est-il donc pas aussi pour la vie ?

Je l'avoue, lui dis-je, Madame ; & c'est encore pis ; car il n'y a pas de Noviciat.

Je n'ai jamais osé depuis parler de Couvens devant cette Dame. Son argument me parut sans réplique.

Il faut convenir qu'il est bien déraisonnable, bien fou, bien extravagant de se lier par une chaîne indissoluble, sans y être porté par aucun autre motif que celui de l'intérêt. Et l'on s'étonne qu'il y ait tant d'époux malheureux ?

Quel espoir a-t-on que l'amour naisse du mariage entre deux personnes qui ne s'unissent que par convention d'intérêt ? C'est presque un miracle... La durée du bonheur de ceux qui ne se marient que par inclination

D'EMILIE MONTAGUE. 13
s'étend rarement à celle de leurs
liens... mais en supposant qu'ils se
trouvent toujours heureux d'être l'un
à l'autre, il est infailible, au moins,
que les peines, les chagrins, les re-
mords ne cessent d'accabler le mari
& la femme, susceptibles de tendres-
se, qui se sont mariés sans goût & sans
inclination.

J'applaudis beaucoup à l'usage qui
permet aux Sauvages de se quitter
quand ils ne se conviennent plus, &
de faire un autre choix... Je voudrois
que ce fût une loi écrite... J'appren-
drois la Langue des Hurons pour la
traduire; je repasserois en Angleterre,
& ma traduction à la main, j'irois
cabaler dans les deux Chambres du
Parlement, pour faire passer cette
Loi en Acte national.

Il est vrai que je ne rendrois ser-
vice par-là qu'à la moitié du genre

humain. L'autre moitié n'a point d'ame, ou si elle en a, ce n'est qu'une ame de l'espèce végétale & animale. L'amour & le sentiment sont inutiles à des êtres ainsi formés; ils passent leur vie dans une situation d'esprit engourdie, & il leur importe peu dans quelle compagnie ils font leur stupide pèlerinage...

Mais quelle apothéose ne me feroient pas les Ames vives & sensibles! La mienne me fait sentir qu'il faut que j'aime beaucoup l'homme que j'épouserai. Elle est d'une nature active, le repos est son aversion. Si je n'aimois pas mon mari, je vois d'avance que je ne pourrois, peut-être, résister à en aimer un autre...

Admirez après cela les beaux raisonnemens que font nos vieilles rantes, en parlant sur leur célibat.

D'EMILIE MONTAGUE. 15
involontaire ; elles nous disent qu'il
y a de l'indécence qu'une fille ait
plus d'inclination pour un homme
que pour un autre ; il faut qu'elle
attende que l'amour vienne du ma-
riage. Stupides bégueules ! on n'a
qu'à se marier dans cette attente
avec un homme qu'on n'aime pas...
C'est , selon moi , le système dont il
résulte le vice le plus honteux , dont
l'esprit humain soit capable...

Il faut aussi convenir d'une chose.
Il semble que le but de l'éducation
des Nations modernes soit de dé-
raciner dans le cœur humain , les
impulsions qu'il reçoit de l'amour ,
de l'amitié , de la compassion & de
la bienveillance. On s'efforce d'en
détruire les principes de sociabilité ,
en développant ceux de l'intérêt.
Les parens essayent d'étouffer ces
affections & de les détourner des

objets vers lesquels elles se dirigent. Le Ciel, pourtant, nous les a données pour adoucir les maux qui se répandent sur notre vie. S'ils considéroient, du moins, en faisant ces efforts, que le succès de leur entreprise peut être suivi des désordres les plus fâcheux!... mais non, ils persévèrent; & s'ils réussissent, ils ôtent à la vie toutes ses douceurs. Ils en font un cercle de jours insipides & sans activité... Nous sommes à-peine au-dessus de la faculté végétative...

Le cœur humain est naturellement vertueux. L'affaire de l'éducation n'est donc pas précisément de nous donner de bonnes impressions; la nature y a pourvu. C'est de nous préserver des mauvaises qui sont toutes acquises...

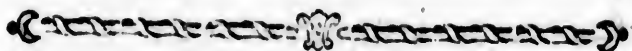
J'avois depuis long-temps envie

D'EMILIE MONTAGUE. 17
de faire un sermon : en voilà un.
Vous vous plaindrez, sans doute,
de ce que vous vous êtes trouvée
sous ma main ; je ne peux qu'y faire ;
je n'en ôterois pas un jota.

Adieu.

B. FIRMOR.





L E T T R E C X X X I I .

*Miss Bell Fermor , à Madame
Temple.*

A Sillery , ce 23 Avril.

JE viens de recevoir une lettre de votre frere... Il a perdu l'esprit. Emilie a consenti de l'épouser, & il est dans le délire... Les accès de sa joie sont si vifs que l'on croiroit qu'il est le premier homme dans le monde qui se soit jamais marié.

Il me marque qu'il va au Lac Champlain. C'est-là où il veut décidément fixer le siège de son empire... mais je prévois que ce sera plutôt celui d'Emilie... Avec des hommes de cette trempe , le sceptre est dans

D'EMILIE MONTAGUE. 19
la main des femmes... Il ne sera que
l'humble Sujet de Sa Majesté fémi-
nine.

Je vais aller aujourd'hui à Québec.
Ces trois jours de chaleur ont déjà
rendu le chemin praticable par les
voitures d'Été. Fitzgérald est venu
me chercher. Je lui ai donné un
livre pour le faire attendre : mais il
dit que la lecture l'ennuie... C'est
pourtant le fameux Bélisaire...

Adieu.

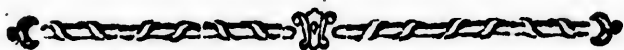
B. FERMOR.

P. S. J'ai vû Emilie... C'est la
petite personne la plus heureuse!...
Votre frere lui a écrit, & en des ter-
mes!... Il faut voir. Sa lettre ne
respire effectivement que l'ame mê-
me de la tendresse. Il n'y a qu'une
chose qui me fache ; c'est de ne les
pas voir plus riches ; leur établisse-

ment dans le Canada ne me plaît point du tout... mais ce seroit parler en pure perte que de vouloir les en distraire... Si, pour vivre ensemble, on leur faisoit la loi de se jeter dans une Isle déserte, je crois qu'ils y souscriroient.

Bon soir.





LETTRE CXXXIII.

*Sir Guillaume Fermor , au Comte
de B....*

A Sillery, ce 25 Avril.

J'Aspirois au retour de la belle saison, Mylord, pour me tirer de l'espace d'apathie où l'hyver m'avoit plongé. Je puis, du moins, faire plus commodément des courses dans ce pays. Mon goût pour les voyages est toujours le même. L'amour de la nouveauté est la source de ce plaisir ; il se montre dans toutes les occasions, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse : c'est la première passion de l'esprit humain ; je crois, aussi, que c'est la dernière.

L'esprit de l'homme, en général,

abhorre le repos & l'inaction. Il me semble que le grand secret d'être le moins malheureux dans ce monde, est de tenir l'ame dans une continuelle agitation. Il ne faut pas qu'elle soit violente ; elle anéantiroit, elle épuiserait les facultés. L'ame doit avoir de l'exercice & point de fatigue.

Le vice est la fièvre de l'ame, l'inaction est sa léthargie : mais les passions, guidées par la vertu, font sa santé.

Bell me donne une preuve sensible de cette dernière vérité. J'ai, enfin, le plaisir de voir que son humeur volage a cédé à une affection qui l'attache à un homme qui semble formé, de son côté, pour faire son bonheur. C'est un homme de mérite : il a de la naissance, de l'honneur, & n'est pas sans fortune. Il suit ici la carrière militaire. C'est, peut-

être , une circonstance qui augmente mon inclination pour lui.

Vous m'avez , généreusement , offert , Mylord , d'employer votre crédit pour me faire obtenir une majorité. Puis-je vous prier de la solliciter pour lui ? Il n'y a point d'apparence de guerre , & je suis déterminé à me retirer du service. Je jouirai enfin de ce calme de la vie qui convient si bien à un homme de mon âge. Je suis en marché avec un Officier pour ma Compagnie , & je retournerai en Angleterre par le premier vaisseau pour lui en faire accorder le Brevet. J'espère , Mylord , que vous ne me refuserez pas de vous intéresser à ma retraite & à la majorité que je vous demande pour Monsieur Fitzgerald.

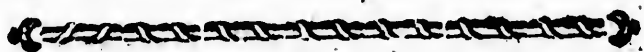
Tout est réglé avec lui , mais ma fille n'en sçait encore rien. Il doit lui proposer sa main aussi-tôt que quel-

ques petites affaires qu'il a seront ar-
rangées ; & sans lui faire connoître
que je suis instruit. Il me la deman-
dera ensuite dans toutes les formes.
J'ai l'honneur d'être,

G. FERMOR.



LETTRE



LETTRE CXXXIV.

*Miss Bell Fermor , à Madame
Temple.*

A Sillery , ce 5 Mai.

JE renais. Emilie est de retour. Je ne vivois réellement pas sans elle. Les chemins sont devenus assez beaux & nous ne faisons que roder dans les bois ou courir à cheval. Ces promenades nous font supporter avec moins d'ennui l'absence de votre frere qui est toujours sur le Lac Champlain à combiner son établissement.

La vivacité de la végétation est surprenante ici. Les montagnes sont encore couvertes de neige ; on en voit même aussi dans quelques vallées ; malgré cela les arbres & les

Tome IV.

B

arbrisseaux sont déjà parés de verdure,
Le gazon brille de l'éclat varié de
mille & mille fleurs.

C'est une surprise charmante de
voir les fraises & les pensées montrer
leurs petits boutons à travers la neige.

Notre séparation a produit entre
Emilie & moi un redoublement d'a-
mitié. Nous sentions vivement l'une
& l'autre le désagrément de notre
absence! Avec quel plaisir nous ré-
parons ce chagrin!.. Ce que nous
pensons de nos amans vient se mêler
à la traversé & lui donne plus de
vivacité. En vérité, ce n'étoit pas
vivre que de ne pouvoir en parler
librement à qui que ce soit..

Mais voilà Fitzgérald qui descend
le sentier..

Adieu.

B. FERMOR.

L E T T R E C X X X V .

Sir Fermor au Comte de...

A Sillery, ce 5 Mai.

JE viens, Mylord, de me dérober à un supplice affreux. Il a duré deux heures ; un Officier, pendant tout ce temps, a parlé avec une telle volubilité, que je n'ai pas trouvé le moment de placer une seule parole... Encore s'il eût dit la moindre chose qui eût pu le faire supporter ! mais dans tout ce qu'il a dit, il seroit difficile de rien trouver qui mérite le nom d'une pensée.

Il n'y a que les gens dont les idées sont communes qui soient ordinairement de grands parleurs... Ils y trouvent une source abondante de pen-

ées basses & triviales qui fournissent à la conversation ordinaire : mais les personnes dont les idées sont plus élevées parlent beaucoup moins , parce qu'elles ne peuvent les communiquer qu'aux personnes qui peuvent les concevoir , & qu'elles sont sur leurs gardes pour s'expliquer clairement.

Ceci pourroit rendre raison de l'infériorité de l'esprit des femmes qui sont communément grandes parleuses : mais l'éducation frivole & limitée qu'on leur donne en est , peut - être , une cause plus vraie. Nous les tenons loin de l'avantage que l'on procure aux hommes : Ils acquièrent une variété & une sublimité d'idées dont on les éloigne.

Il est sûr que les femmes qui ont eu le plus d'occasions de converser avec les hommes , sont celles qui sont les plus agréables en compagnie. De

Quoi ne se rendroient-elles pas capables si on leur donnoit une éducation plus étendue , lorsque l'on voit qu'elles se perfectionnent par les occasions accidentelles & bornées, qu'elles ont d'acquérir des connoissances ?

Il le faut avouer. Les deux sexes gagnent beaucoup à se trouver ensemble & dans leurs conversations mutuelles. Le desir de plaire, modéré par la décence, regne dans ces conversations mêlées, & relève beaucoup les qualités aimables des hommes & des femmes.

C'est, je crois, par cette raison que les filles des Militaires sont ordinairement plus aimables, à rang égal, que les autres... Bell en seroit un exemple ; mais je connois la partialité & l'aveuglement de la nature... Je laisse au bout de ma plume ce que

la tendresse paternelle pourroit me suggérer.

La conduite de la jeune Miss D... me cause une vraie peine : mais je crois qu'il n'y a que de l'imprudence ; elle est vertueuse. La vivacité de son tempérament lui a fait commettre des indiscretions. Mais notre conduite, dans un âge où nous ne pouvons pas juger de nos propres actions, peut-elle décider de notre caractère ? Le sang bouillant de la jeunesse nous fait faire mille folies dont nous rougissons quand le regne de la raison commence à s'étendre sur notre esprit.

La franchise, le peu d'expérience, concourent à nous faire contracter des liaisons qui ne conviennent pas ; & la constance, la noblesse du naturel, qui caractérise les meilleurs cœurs, perpétue l'illusion.

Je connois très-bien Miss D... Je suis persuadé que son pere parviendroit aisément à la détourner d'un choix aussi indigne d'elle... Il n'a qu'à la traiter en amie, avec tendresse, avec complaisance, & il l'a ramenera infailliblement. Mais s'il prend le ton impérieux, s'il la traite avec dureté; c'en est fait; elle est perdue.

Il a toujours eu avec elle une conduite trop sévère, une morale trop rigide. Il est de l'intérêt de la vertu de ne se montrer que telle qu'elle est, riante, aimable, gaie : en ne la montrant que sous ces couleurs, on jouit de la satisfaction de plaire aux autres; la vertu doit être sociale.

Les Moralistes ont tous pour but de perfectionner la nature humaine, en nous excitant à corriger ce qu'elle a de corrompu : mais ils s'écartent du principe qui devrait leur servir de guide... Ils tonnent contre les pas-

sions... Hé! ce sont elles, au contraire, ce sont les affections qui en naissent, qui sont le germe des vertus les plus élevées. Il ne s'agit que d'en bien régler l'usage. Le cœur y gagneroit, & on veut qu'il y perde.

Delà les peintures terribles & sinistres qu'on nous fait de la Divinité, & qui affligent ceux dont l'esprit borné ne peut s'en former une image plus agréable. Ces idées fausses conduisent souvent la jeunesse dans les sentiers du vice. Elle désespère d'atteindre à la perfection idéale qu'on lui montre en perspective, & elle abandonne la vertu comme si elle étoit hors de portée. On se détourne d'un chemin que l'on croit hérissé de ronces & d'épines.

L'étude du cœur humain n'a jamais cessé d'être l'objet de mon attention... Je me suis convaincu par cet examen, qu'il n'y a pas un pere,

pourvu qu'il s'attache à gagner l'amitié de ses enfans, qui ne puisse les diriger à son gré & être l'arbitre de toutes leurs actions. Je n'en parle que d'après une heureuse expérience.

Ma fille, dans sa gaieté, parle beaucoup du danger de tyranniser l'inclination des enfans; elle va quelquefois jusqu'à dire qu'elle n'agiroit toujours que selon son goût: mais je suis sûr qu'elle n'hésiteroit pas, un instant, à abandonner son Fitzgérald si elle s'appercevoit que sa tendresse pour lui blesse un pere en qui elle a trouvé, en tout temps, un ami tendre & fidèle...

J'ai l'honneur d'être

G. FERMOR

LETTRE CXXXVI.

*Miss Bell Fermor , à Madame
Temple.*

A Sillery, ce 13 Mai.

Nous voilà bien contentes ; Madame Desroches vient enfin de partir : c'est une terrible épine hors du pied. Elle retourne à Kamaraskas, où nous n'avons point du tout envie de la suivre... Nous reçûmes hier ses adieux. Elle parut très-fâchée de quitter Emilie... & la belle, de son côté, en parut touchée ; des larmes coulèrent de part & d'autre, & peu s'en fallut que je n'en répandisse aussi. C'est quelque chose de singulier que quand une femme

pleure, elle fait ordinairement pleurer celle qui la regarde... Avec tout cela, je ne crois pas qu'Emilie soit fâchée de son départ. Elle l'aime; mais elle ne peut pas oublier que c'est sa rivale. Elle craignoit vivement que Rivers ne fût de retour avant qu'elle ne quittât Québec.

Le temps est extrêmement beau. La verdure devient tous les jours plus agréable; les arbres prennent un feuillage plus touffu; les fleurs se multiplient à l'infini... Mais on voit encore de la neige sur les montagnes, & cela fait spectacle... On attend, avec la plus grande impatience, des vaisseaux d'Angleterre. L'amour, dans la fièvre, cède à ce desir.

Que de lettres je vais recevoir de ma Lucie! A-peine m'en est-il arrivé quelques-unes par la route.

détournée de la nouvelle Yorck. Votre frere sera de retour la semaine prochaine, & s'il faut dire les choses comme elles sont, nous sommes de tous côtés dans l'attente & dans l'espérance. Nos cœurs palpitent à chaque coup que l'on frappe à la porte... Nous supposons toujours qu'on vient nous annoncer l'arrivée d'un vaisseau ou celle de l'homme chéri.

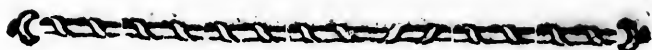
Fitzgerald ne jette pas dans cette même inquiétude... On le voit presque à tous les momens du jour. Je ne sçais, moi, qui aime tous les nouveaux visages, comment je peux me faire à voir toujours le même. Il n'y a pas de soins qu'il ne se donne pour plaire : & je commence à me dire que je serois fâchée qu'il prît tant de peine inutilement. Je crois de bonne foi que mon cœur com-

patissant va me faire suivre votre
exemple héroïque.

En vérité, Lucie, il faut bien de
la résolution pour se marier...

B. FERMOR,





LETTRE LXXXVII.

Miss Emilie Montague au Colonel Rivers.

A Sillery, ce 14 Mai.

JE suis revenue, mon cher Rivers, chez ma bonne amie Fermor. Je jouis encore une fois du doux plaisir de parler de vous sans contrainte. Elle a la complaisance de souffrir toutes mes foiblesses. Mais peut-on donner ce nom aux tendres épanchemens d'un amour dont mon Rivers est l'objet ?

Ah ! il falloit que je vous aimasse. Je me rappelle encore le premier moment où je vous vis. Il fut décisif. L'âme qui parloit par vos yeux ex-

pressifs , me dit que nos cœurs étoient formés l'un pour l'autre. Je vis sur toute votre aimable physionomie cette sensibilité que je cherchois depuis si long-temps en vain , & qui étoit semblable à la mienne.. Je vis ces charmans sourires , ces indices enchanteurs , ces émanations naïves de la vertu , ces graces infinies qui accompagnent toujours un esprit qui n'a que d'aimables qualités. Enfin , je vis , dans toute sa pureté , cette beauté mentale qui est l'image la plus parfaite de la Divinité.

Qu'aurois - je pu faire pour me défendre contre vous , mon cher Rivers ? Ma raison approuvoit la foiblesse de mon cœur.

Madame Desroches vient de nous quitter. Nous avons bien versé des larmes toutes deux en nous séparant.

Avec quels transports ne l'ai-je pas serrée entre mes bras ! Je l'aime, mon cher Rivers, & il me seroit difficile de décrire l'affection que j'ai pour elle. Je la voyois tous les jours. C'étoit pour moi un plaisir infini de me trouver avec elle. Elle me parloit de vous, elle faisoit votre éloge, & mon cœur n'avoit rien à désirer ; il étoit content. Il m'étoit, cependant, impossible de vous nommer devant elle... & comment pouvoir vous rendre raison de cette retenue ? L'idée qu'elle vous intéressoit & qu'elle vous portoit l'amitié la plus tendre me la faisoit regarder avec plaisir... Sçavez-vous que j'ai cru remarquer qu'il y a entre vous quelque ressemblance ? Ses sourires m'ont, quelquefois, rappelé les vôtres.

Vous avoueraï-je, cependant, toute ma simplicité ? Je n'ai jamais

pu la voir, avec plaisir, en votre présence. Vos attentions pour elle, au contraire, me caufoient de la peine. Je lui enviois le moindre de vos regards. Ses aimables qualités excitoient en moi une basse jalousie dont je ne pouvois me défendre.

Je m'imagine que l'amour est toujours mêlé d'un peu d'injustice, surtout, quand il est aussi tendre, aussi vif que le mien.

Mais n'excuserez-vous pas, mon cher Rivers, ce mélange désagréable? Il vous prouve l'excès de ma tendresse.

Madame Desroches a promis de m'écrire. Je lui écrirai aussi. Je veux l'aimer. Je veux vaincre ce reste méprisable de jalousie... C'est une justice que je dois à la plus douce & à la plus aimable des femmes.

Et pourquoi trouverois-je mau-

vais qu'elle eût pour vous les mêmes yeux que moi ? Pourquoi n'aurait-elle pas une âme qui seroit affectée des mêmes sensations que la mienne ?

J'ai remarqué que sa voix s'adoucissoit quand elle prononçoit votre nom ; elle étoit tremblante comme la mienne.

Ah ! mon cher Rivers , la nature vous a formé pour enchaîner le cœur d'une femme. On trouve plus de plaisir à vous aimer , même sans espoir de retour , que l'hommage de tous les hommes ensemble n'en peut causer. Je plains une femme qui peut vous voir sans ressentir quelque émotion de tendresse ; il faut qu'elle soit insensible. C'est le sujet éternel des querelles que je fais à Bell. Vous lui avez inspiré l'amitié la plus vive ; mais elle vous a vu

D'EMILIE MONTAGUE. 43.

sans amour... Je ne conçois pas de quels élémens son cœur est formé... Son Fitzgérald... Mais y a-t-il un homme qui ne doive céder à mort Rivers? Y en a-t-il qui puisse causer des émotions aussi promptes & aussi vives? Le plaisir de vous aimer, surpasse tellement tout autre plaisir, que si je n'étois pas votre Emilie, je n'aurois qu'un choix à faire dans tout le reste des êtres humains; je voudrois être Madame Desroches.

Je me sens rougir de tout ce que je viens d'écrire. Mais dois-je rougir d'avoir une âme qui sçait appercevoir & apprécier la perfection? Pourquoi vous cacherois-je les sensations de mon cœur? Non, non, je vous ferai part de toutes mes pensées. Vous serez, à la fois, le confident & l'objet chéri de ma tendresse.

Comment pourrois-je vous exprimer la maniere absolue dont vous réglez tous les mouvemens de mon cœur ? Vous pouvez disposer de votre Emilie. Ne lui refusez, cependant, pas de se permettre un souhait ; c'est qu'elle voudroit toujours que vous retournassiez à vos amis d'Angleterre. Elle voudroit vous recevoir des mains d'une mere : ce seroit pour elle une faveur précieuse. Vous opposez, sans cesse, à cela la modicité de votre fortune. N'en avez-vous donc pas assez pour les besoins réels ? Et que peuvent sur moi les ornemens frivoles de la vie ? Ils ne peuvent contribuer sans vous à ma félicité... Il ne s'agiroit donc, mon Rivets, que de sacrifier l'orgueil à l'amour & à la tendresse filiale. Est-ce que cela est au-dessus de vos forces ?

J'ai mille choses à vous dire. Je

D'EMILIE MONTAGUE. 45
ne vous ai écrit tout ceci qu'à la dé-
robée... Nous avons eu trois ou qua-
tre Dames Françoises à dîner, & leur
pétulente vivacité ne peut me laisser
tranquile... Elles sont venues m'in-
terrompre dix fois; les voilà encore.

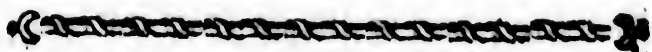
Adieu.

EMILIE MONTAGUE,



s expri-
nt vous
de mon
de votre
endant,
it; c'est
e vous
gléterre.
s mains
elle une
ez, sans
otre for-
as assez
ue peu-
voles de
uer sans
s'agiroit
sacrifier
endresse
i-dessus

dire. Je



LETTRE CXXXVIII.

Sir Fermor au Comte de...

A Sillery, ce 12 Mai.

IL s'en faut beaucoup encore ; Mylord, que les Habitans du Canada soient intérieurement soumis au Gouvernement Anglois. Il faut bien du temps, bien des soins pour leur faire oublier leurs Compatriotes Européens.

Je voudrois d'abord qu'on établit ici des Ecoles gratuites pour enseigner l'Anglois aux enfans. Il faudroit que les Sujets d'un même Souverain n'eussent que le même langage : c'est un lieu d'affection & de fraternité... cela cimente les unions.

Vous ne sçauriez croire le mauvais effet que ce défaut d'attention a produit à la nouvelle Yorck parmi le peuple de la campagne, Eloigné de la Capitale de cette Colonie, il a toujours continué à parler Hollandois, a entretenu par-là l'affection qu'il avoit pour ses anciens Maîtres. Les Anglois n'y passent que pour des étrangers & des usurpateurs.

Il ne seroit pas difficile d'exciter les Canadiens à parler notre langue, & à leur faire faire tout ce qui pourroit contribuer au plus grand bien de la Colonie. Il faudroit, peu à peu, rendre l'Anglois le langage de la Cour du Gouverneur. La Noblesse, qui ne peut obtenir de faveurs que par lui, le rendroit bientôt le langage universel.

L'intérêt, le plaisir, la vanité sont les trois grands ressorts de l'esprit

humain. La passion dominante des Canadiens est l'ostentation. Je suis persuadé que le grand attachement que la Noblesse a pour la France puise sa source dans la répugnance qu'elle auroit à se défaire des Croix de Saint-Louis dont elle est décorée. (a) Ne pourroit-on pas instituer quelque ordre semblable pour le Canada ? On en donneroit les marques à tous ceux qui portent la Croix, à condition qu'ils la renverroient comme une chose qui seroit incompatible

(a) L'Arteur auroit pu donner à cet attachement une cause plus vraie. L'amour des François pour leur Souverain, est ce qui les attache à son Gouvernement, & s'ils sont jaloux de porter les marques d'honneur dont il les décore, c'est plus pour prouver qu'ils ont bien mérité de lui par leur fidélité que par ostentation.

avec

avec la fidélité qu'ils doivent au Gouvernement Anglois. Le Gouverneur de la Colonie en seroit le Chef pendant le temps de son administration. Il auroit le droit de l'accorder aux Gentilshommes qui l'auroient mérité par leurs services, & aux Officiers Anglois d'un certain rang. Il en décoreroit même les Anglois qui acheteroient des biens dans la Colonie & viendroient s'y établir (a).

Il est fort probable qu'une pareille institution seroit très-utile dans toutes nos Colonies. Les passions humaines sont à-peu-près les mêmes par-tout. Il n'y a point de sol, point de climat où la vanité ne soit prédominante, & jusqu'à ce que tous les hommes deviennent Philosophes,

(a) Quel mélange ! mais quel ordre aussi ! & quel Chef ! Qu'on nous pardonne encore ces réflexions,

c'est par leurs passions qu'il faut les prendre & les gouverner.

Les Paysans ont beaucoup gagné ici en changeant de Maître. Leur propriété est plus assurée, leur indépendance est plus grande, plus affermie; leur profits sont plus que doublés. Il n'est pas nécessaire, par rapport à eux, de prendre d'autres précautions; ils sont déjà fort attachés à notre Gouvernement (a).

La noblesse, au contraire, s'est trouvée ruinée. Elle a perdu ses places, ses charges, son rang, la considération dont elle jouissoit & presque toute sa fortune (b).

(a) Pourquoi donc en est-il passé en France une quantité si considérable?

(b) Et on croiroit la retenir par les marques d'un Ordre local, dont un Gouverneur passager seroit le Chef, & qui seroit prostitué au premier venu qui auroit de l'argent pour acheter une Habitation.

D'EMILIE MONTAGUE. 51

Il seroit donc, à la fois, de la politique & de l'humanité de lui rendre, de la maniere qui lui conviendroit le mieux, la considération dont elle jouissoit. On pourroit se concilier l'affection des Gentilshommes riches par des distinctions & des honneurs; on obtiendrait celles des autres par des charges lucratives... On pourroit les faire participer à la Législation de leur pays.

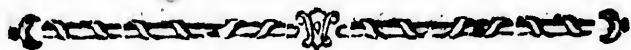
Le grand objet que le Gouvernement doit avoir en vue, est de s'attacher ses nouveaux Sujets. Il faut, pour cela, qu'il tâche d'unir les François & les Anglois, Militaires ou Civils, de maniere qu'ils ne fassent qu'une société; qu'il leve un revenu, qu'il encourage l'Agriculture, & singulièrement celle du lin & du chanvre. Enfin, il faut qu'il trouve un débouché pour le commerce qui languit prodigieusement au milieu de

tout ce qui pourroit le rendre avantageux. Voilà, selon moi, les moyens de nous attacher le peuple du Canada, de le rendre heureux & utile... Mais je n'en parlerai à qui que ce soit pendant que j'y demeurerai (a).
J'ai l'honneur d'être

G. FERMOR.

(a) Il est sûr que presque tout ce système n'auroit pas fait beaucoup d'enthousiastes.





L E T T R E C X X X I X .

*Miss Bell Fermor , à Madame
Temple.*

A Sillery , ce 20 Mai.

JE l'avoue, ma chere. Je ne suis point humble. Je sçais ce que je vauz. Grace à mon pere, qui n'a rien négligé pour m'instruire, j'en sçais beaucoup plus à vingt-deux ans que presque toutes les femmes n'en sçavent à soixante : mais ma science ne me fait point de tort dans le monde. Je n'en fais point parade & l'envie même est obligée d'avouer que je sçais tout aussi bien qu'une autre ne parler, dans l'occasion, que de blondes, de dentelles, de rubans & de chiffons.

Il m'est venu une pensée qui m'occupe beaucoup... Je suis un peu pindarique dans mes idées. Il me semble que l'histoire du cœur humain seroit aussi curieuse qu'utile : mais il faudroit pour cela que tout le monde dît la vérité & se peignît tel qu'il est. Il faudroit qu'on fût aussi sincère que je le suis.. C'est ce qu'on ne doit sûrement pas attendre : il y a des gens qui perdrieroient trop. Pour moi j'y gagnerois. J'ai toujours paru avoir moins de bonnes qualités que je n'en ai réellement , tandis que l'hypocrisie en a donné à d'autres qu'ils n'avoient pas.

Que d'erreurs , d'inconséquences , de vices se montreroient à découvert dans le cœur des personnes que nous honorons , si le rideau étoit tiré!

Mon pere m'a donné ce matin une belle leçon sur ma frivolité. Je

D'EMILIE MONTAGUE. 55

lui ai rappelé que depuis vingt-deux ans que j'étois au monde, j'étois, enfin, parvenu à l'âge de l'indiscrétion; que chaque chose avoit son temps, & que si je n'étois pas un peu folle à mon âge, je courrois le risque de l'être dans un temps où cela me feroit moins... Le sermon a aussi-tôt fini.

Fitzgerald devient si pressant... Voilà mon opinion justifiée... Je vais sûrement faire la folie de l'épouser. Je ne sçais ni comment ni pourquoi je me trouve toujours mal à l'aise lorsqu'il n'est pas auprès de moi... Il faut nécessairement qu'il ait quelque chose qui tienne de la vertu magnétique. Est-il dans quelque côté de l'appartement? j'y suis moi-même sans sçavoir pourquoi? ma chaise se trouve toujours placée à côté de la sienne. On ne parle pas une

C iv

fois de faire une partie de Cartes que je ne fasse des projets pour être de la sienne. Je perds pour le laisser gagner...

Mes tablettes sont remplies de vers qu'il m'inspire... Je vais dans le jardin, & quand personne ne me voit, je grave son nom sur l'écorce des arbres..... Je suis devenue aussi sotte qu'une Bergere d'Arcadie.

La Malade d'amour que j'ai sous les yeux ne l'est pas plus que moi...

Quel bonheur, puisque les êtres humains diffèrent tant les uns des autres, que le Ciel nous ait donné la même variété dans nos goûts!

Votre frere est un homme divin; mais Fitzgerald a, cependant, un air de fierté qui me plaît davantage, & il m'a dit cent fois

d'EMILIE MONTAGUE. 57
qu'il me trouvoit infiniment plus
aimable qu'Emilie.

Adieu. Nous allons à Québec.

B. FERMOR.





L E T T R E C X L.

*Miss Bell Fermor , à Madame
Temple.*

A Sillery , ce 20 , au soir.

IO triomphe (a) ! Un vaisseau vient d'arriver d'Angleterre. Son apparition a jetté tout le monde dans des transports de joie inexprimables. Tous les Habitans ont volé sur le rivage... Les yeux jettoient des regards empressés sur ce charmant étranger qui sembloit danser gaiement sur les va-

(a) Allusion à cette aventure d'Io qui, sur le point d'être saisie par Inachus son pere , se jetta dans la Méditerranée , la traversa à la nage & aborda en Egypte.

D'EMILIE MONTAGUE. 59
gues, comme s'il étoit sensible au plaisir qu'il inspiroit.

Nous avons une correspondance avec l'Europe pendant l'hyver par nos autres Colonies. Jugez aux accès de notre joie du degré de celle que devoient éprouver les François, lorsqu'après avoir été privés pendant six mois de toute correspondance avec la France, ils revoient un vaisseau de leur Patrie... C'étoit, sans doute, pour eux le plus grand des plaisirs.

Les lettres ne sont point encore délivrées. J'ai envoyé un Domestique à la Poste; mais il y est avec cinq cens autres. Je suis dans la plus grande impatience de le voir revenir. Il va, sans doute, m'apporter des volumes de votre part...

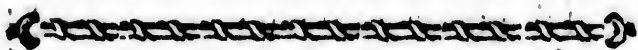
Je vois James sur le sentier... Je vais à sa rencontre.

B. FERMOR.

C vj

Six lettres de vous ! Je vous embrasse cent fois. Emilie en va lire trois pendant que je lirai les trois autres.





LETTRE CXLI.

*Madame Temple , à Miss Bell
Fermor.*

A Londres, ce 8 Avril.

JE cachetois ma lettre, lorsque j'ai reçu celle que vous m'avez écrite le premier Février.

Je suis dans une inquiétude extrême, ma chere Bell, des suites de la nouvelle que vous me donnez que Miss Montague a rompu ses engagements avec le Chevalier Clayton, & de l'amour extrême que mon frere a pour elle.

Je n'ai osé montrer cette lettre à ma mere. Je suis sûre que la seule idée d'un mariage qui la sépareroit

pour toujours d'un fils qu'elle idolâtre lui auroit porté un coup fatal. Elle est changée, depuis son départ d'Angleterre, au-delà de tout ce que vous pouvez vous imaginer. Elle est pâle, maigre, toute sa vivacité s'est évanouie. A-peine mon mariage lui a-t-il causé quelque plaisir. Admirez, cependant, sa délicatesse & à quel point elle desire le bonheur de mon frere. Elle n'a jamais voulu me permettre, quand je lui ai écrit, de lui parler de sa situation, dans la crainte que cela ne le contraignît & ne l'empêchât de se satisfaire... Je la surprends souvent dans son appartement baignée dans ses larmes... Elle affecte aussi-tôt de me sourire; mais je connois son âme & elle ne peut pas me tromper... Enfin, ma chere Bell, je suis sûre que je ne serai pas long-temps sans perdre ma mere,

si mon frere ne revient promptement. On ne parle jamais de lui qu'elle ne soit attendrie jusqu'aux larmes.

Je sçais que Miss Montague est extrêmement aimable, & après le sacrifice qu'elle a fait pour mon frere, ce seroit une cruauté que je me reprocherois toute la vie, que de l'exciter à briser les liens qui l'attachent à elle : mais dans la situation où ils se trouvent l'un & l'autre, n'ont-ils donc pas considéré que la conséquence infaillible de leur union actuelle seroit leur ruine réciproque ?...

Quel que soit l'état des choses, je vous prie, ma chere, de conjurer mon frere de repasser en Angleterre. Je vous assure que la vie de ma mere dépend de son prompt retour.

J'ai été tentée cent fois d'écrire à Miss Montague. Je l'aurois priée de faire usage, même contre elle, de l'ascendant qu'elle a sur son esprit.

Si elle l'aime, elle doit vouloir son véritable bonheur. Elle doit sentir ce qu'un esprit comme le sien auroit à souffrir si son amour pour elle devenoit fatal à une aussi excellente mere..... mais je ne suis point inquiète de la façon de penser de Miss Montague. Elle le préférera, elle exigera de lui qu'il revienne. Elle en fera une condition nécessaire de la continuation de sa tendresse pour lui.

Donnez-lui, je vous prie, cette lettre à lire. Dites-lui que je me fie à son affection pour mon frere, à sa générosité pour me sauver une mere qui m'est plus chere que ma propre existence.

D'EMILIE MONTAGUE. 67

Ajoutez-lui que tout mon cœur est à elle. Je la recevrai comme un Ange tutélaire. Nous ne nous séparerons jamais, nous serons amies, nous serons sœurs. Je n'oublierai rien de ce qui pourra la rendre heureuse en Angleterre avec mon frere. J'ai des espérances dont le succès, appuyé sur des choses raisonnables, favorisera leur union. Mais si Miss Montague épouse mon frere au Canada, si elle lui permet de réaliser le dessein qu'il a conçu, si elle souffre seulement qu'il le suive, elle perce d'un coup de poignard le sein où il a puisé la vie.

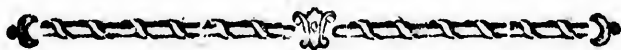
Pardonnez, ma chere Bell. Je ne sçais ce que j'écris; mais je suis dans l'affliction. Vous êtes tout mon espoir..... Si Emilie, cependant, est telle que vous me la représentez.....

Ma mere entre & je suis forcée
de cesser d'écrire. Il ne faut pas
qu'elle voye cette lettre.

Adieu.

LUCIE RIVERS TEMPLE.





LETTRE CXLII.

*Miss Bell Fermor , à Madame
Temple.*

A Sillery, ce 21 Mai.

C'Est Emilie elle-même, ma chere Lucie, qui a lu la premiere votre lettre du 8 Avril. C'étoit une des trois que je lui avois donnée à lire lorsque j'ai reçu les six que vous m'avez écrites.

Elle l'a lue toute entiere en fondant en larmes & s'est retirée dans son appartement sans rien dire. Elle a écrit ce matin & je crois que c'est à vous. Elle a demandé, du moins, quand la Poste partoit pour l'Angleterre, & elle m'a paru contente de ce qu'on lui a dit que c'étoit aujourd'hui.

Je suis extrêmement sensible à la situation de Madame Rivers. Annoncez-lui le prompt retour de son fils. Je le connois assez bien, je connois assez bien Emilie pour répondre qu'ils ne la sacrifieront pas à leur bonheur... Ils souffriroient toutes les traverses qu'on peut essuyer dans la vie, plutôt que de l'affliger.

Ne vous formez, cependant, pas l'idée de pouvoir rompre un attachement tel que le leur. Il est moins fondé sur la passion que sur la plus tendre amitié. C'est la ressemblance des caractères, la sympathie la plus douce & la plus parfaite qui concourent à le former.

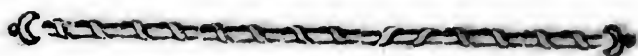
Faites votre possible, au contraire, ma Lucie, pour contribuer à leur bonheur. Tâchez d'écarter les obstacles qui pourroient s'opposer à leur union en Angleterre. Vous les y verrez sûrement aussi-tôt que les arran-

D'EMILIE MONTAGUE. 69
gemens qu'ils peuvent avoir à prendre ici le leur permettroit.

Je m'attends à une chose. C'est que votre frere voudra sûrement épouser Emilie avant son départ : je lui ai envoyé toutes vos lettres & celle de Temple. Il vous écrira probablement par le même ordinaire,
Adieu, chere Lucie.

B. FERMOR.





LETTRE CXLIII.

Sir Temple, au Colonel Rivers.

À Londres, ce 8 Avril.

LE bonheur de mon mariage, mon cher Rivers, ne s'est point encore altéré. L'inclination a formé ces nœuds, l'inclination semble les serrer encore davantage. Quelle n'est point ma peine, quand je goûte toutes les douceurs de la plus parfaite félicité, de t'engager à ne point te livrer à la tendresse qui t'anime & qui te promet le même bonheur dans ton union avec Miss Montague !

Mais, mon cher ami, je courrois le risque de perdre ton amitié, je troublerois la tranquillité de tes jours

à l'avenir si je ne t'excitois pas à renoncer à t'établir en Amérique. Madame Rivers m'a toujours défendu de te parler de la situation ; mais puis-je ne pas te dire enfin qu'il n'y a que ton prompt retour qui puisse nous la conserver ?

Je sçais que l'état de tes affaires ne te permettra pas d'épouser cette charmante Emilie en Angleterre sans paroître au-dessous du rang que tu y as tenu. Vous ne pourrez y être l'un & l'autre dans la situation que votre naissance semble l'exiger.

Mais j'espère que tu me permettrais, enfin, de laisser agir mon amitié. Je puis, sans gêne, t'offrir une partie de ma fortune. Tu donnerois la main à ton Emilie & nous serions tous heureux... Aurois-je à craindre que tu ne trouves pas que je mérite

le plaisir délicieux de contribuer à ton bonheur ?

Je ne te dis rien de plus à ce sujet. Je serai plus pressant quand je te verrai & je ne doute point que tu ne partes à la réception de ma lettre.

Il seroit peut-être à souhaiter pour vous deux, à qui la fortune a été moins favorable que la nature, que vous puissiez vaincre cette tendresse : mais si vos cœurs sont attachés pour toujours l'un à l'autre ; si votre amour est de nature à dédaigner toute autre considération, reviens, mon cher Rivers, reviens au sein de l'amitié. Elle trouvera les moyens de te rendre heureux. Au moins souffriras-tu que j'emploie tout ce que je peux avoir de crédit pour obtenir du Gouvernement

ment

ment les Places qu'il devoit t'offrir de lui-même. Lucie me secondera. Elle m'aidera à vaincre ta résistance. Et qui pourroit ne lui pas céder? Elle devient tous les jours plus aimable. Le desir qu'elle a d'être aimée la rend mille fois plus charmante. Un visage animé par la tendresse a mille charmes que la nature refuse à la beauté seule. L'amour embellit toutes les figures, il donne en même temps de la vivacité & de la douceur aux yeux. Le teint est plus vif, l'air a plus de dignité. Les graces ont des mouvemens plus agréables. . . Il répand autour de la beauté des rayons qui tiennent presque de la Divinité.

Ma Lucie indifférente étoit la plus belle des femmes. Elle est à présent la plus aimable & la plus aimée.

Viens jouir de mon bonheur. Je
n'ai jamais aspiré plus vivement au
plaisir de te voir.

J. TEMPLE.





LETTRE CXLIV.

*Miss Emilie Montague, à Madame
Temple.*

A Sillery, ce 21 Mai.

LA lettre, Madame, que vous avez écrite à Miss Fermor & que j'ai lue avant elle, a déchiré le bandeau que l'amour avoit mis sur mes yeux. Elle a dissipé l'illusion des douces espérances que j'avois conçues.

Vous ne m'auriez pas rendu justice si vous aviez pensé que j'eusse été capable de souffrir que votre frere sacrifât la paix & la tranquillité de sa mere à mon bonheur. Vous devez être sûre qu'il partira sans retard pour retourner en Angleterre. Vos lettres suffissent pour l'y déterminer. Je sçais bien,

D ij

pourtant, que sa tendresse pour moi combattroit un peu sa résolution. Il est par bonheur à Montréal, & pour lui éviter dans cette circonstance les chagrins de la séparation je partirai moi-même à son insçu pour l'Angleterre. Un vaisseau qui a hiverné ici doit mettre à la voile dans dix jours & j'en profiterai.

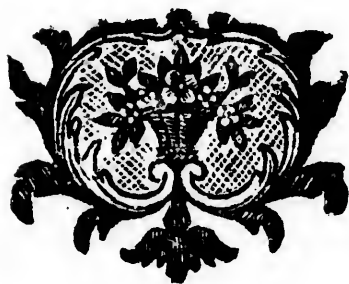
On ne peut être plus obligeante que vous l'êtes dans les offres que vous me faites de me recevoir chez vous. Mais j'espère que vous y réfléchirez; il me semble qu'il ne seroit pas convenable que je les acceptasse.

Assurez, je vous prie, Madame Rivers que son fils ne perdrapas un moment pour retourner auprès d'elle. Elle le verra presque aussi-tôt que vous recevrez ma lettre. Trouvez bon que je l'assure aussi que je ne me pardons

D'EMILIE MONTAGUE. 77
nerai jamais de lui avoir causé de la
peine en retenant son fils.

Je suis trop affligée pour vous en
dire davantage. Je suis &c.

E. MONTAGUE





LETTRE CXLV.

*Le Colonel Rivers, à Miss Emilie
Montague.*

A Montréal, ce 20 Mai.

J'AI trouvé, ma chere Emilie, un terrain qui réunit l'utile & l'agréable. La richesse du sol est égale aux beautés champêtres que la nature y étale de toutes parts.

Le bois seul que j'en retirerai suffira pour faire les dépenses du défrichement. Une famille aimable s'est établie à une lieue de-là & j'ai d'éjà reçu les offres d'un grand nombre d'Acadiens qui demandent à être nos Fermiers. Enfin, ma belle Emilie, tout semble favoriser notre projet.

J'ai passé quelques jours chez un

Officier Allemand qui est entré au service d'Angleterre. Il a formé le même projet que moi, & il a déjà fait bien des progrès. Il augmente tous les jours son domaine par de nouveaux défrichemens. La maison qu'il a bâtie est d'un goût rustique qui m'a plu. Tous ses travaux m'ont fait le plus grand plaisir. J'ai cru voir mon propre établissement s'accroître, s'embellir à vue d'œil... J'ai cru voir mon Emilie en orner les aimables ombrages... Je me la suis peinte comme la mere du genre humain dans la douce contemplation d'une création nouvelle & riante autour d'elle. Il me semble que nous sommes dans la même situation que celle où étoient nos premiers peres dans les jardins d'Eden.

Je serai avec vous le premier Juin... Le lendemain, chere Emilie, ne sera-t-il pas le jour heureux où vous ferez le bonheur de ma vie ?

Les Acadiens sont dans l'anti-chambre, & demandent à me parler. Adieu. Que les doux Anges gardent mon Emilie.

RIVERS.





LETTRE CXLVI.

*Miss Bell Fermor , à Madamé
Temple.*

A Sillery, ce 24 Mai.

EMilie vous a écrit , chere Lucie ; elle m'a paru plus tranquile depuis ce moment. Elle ne m'a point fait part de sa résolution. Elle m'a seulement dit qu'elle vouloit passer une semaine à Québec & je n'en sçais point la raison. Elle attendra probablement le retour de votre frere pour se déterminer. Il ne doit revenir que dans huit ou dix jours.

Elle a reçu de ses nouvelles. Le choix de son établissement est fait : il paroît qu'il a même pris des mesures pour en tirer promptement parti :

mais que cela ne vous inquiète pas. Il n'en partira pas moins. Il est vrai qu'il ne restera pas en Angleterre ; mais j'espère qu'il amènera Madame Rivers avec lui. Son projet ici est trop avantageux pour l'abandonner. Le voyage n'est rien , & le climat est sain au de-là de tout ce qu'on peut dire. Je suis persuadée que Madame Rivers s'y plaira.

Je m'imagine qu'il se mariera à son retour de Montréal. Il partira quelques jours après. Il me laissera Emilie, & viendra la rejoindre l'année prochaine. Voilà , du moins , le plan que mon cœur s'est formé.

Je suis fâchée que Madame Rivers n'ait pas soutenu son absence avec plus de courage. Son impatience a dérangé tous nos projets. Emilie & moi avions déjà exercé notre imagination sur ce que nous ferions aux bords du lac Champlain. Fitzgerald m'avait

promis de demander des terres dans le même canton... Enfin nous aurions formé là un nouveau monde d'amitié, & s'il n'avoit pas été nombreux, il auroit du moins été heureux.

Mais rien n'est stable dans cette vie ... Ce contre-temps me jette ce matin dans l'esprit la plus grande envie de philosopher.

Voilà aussi pour cet été tous mes petits projets d'amusement évanouis : votre frere étoit l'ame de ces parties. Vous riez de ces babioles : moi, j'y prends plus d'intérêt ; cela me chagrine.

Mais que mon Emilie soit heureuse ! Je ne me plaindrois plus quand même je la perdrais... Mille craintes, mille réflexions sombres m'agitent... Ah ! si vous la connoissiez vous ne souhaiteriez pas un moment de rompre leur attachement...

Elle va ce matin à Québec. J'ai

promis de l'accompagner & , peut-être , n'attend-elle déjà.

Je ne puis vous écrire davantage... Mon cœur , depuis que j'ai reçu votre lettre est affaibli sous un poids désagréable. C'est la seule lettre chagrinante que j'aye jamais reçue de ma Lucie & elle m'affecte. Je crois que je vous aime moins depuis que je l'ai lue. . . Il me semble que le style en est dur , sec. . . Vous ne deviez pas m'écrire ainsi.

B. FERMOR,



LETTRE CXLVII.

*Miss Bell Fermor , à Madame
Temple.*

A Sillery , ce 25 Mai.

JE ne puis vous exprimer mon chagrin. O ! mon Emilie , ma chere Emilie !.. Elle est partie pour l'Angleterre. Le vaisseau a mis à la voile ce matin, je l'ai conduite à bord. . . Je l'ai embrassée mille fois.

Que n'ai-je point fait pour qu'elle attendît au moins l'arrivée de votre frere ? Mais tout mon art , tout ce que l'amitié a pu me suggérer de plus persuasif a été inutile. Elle m'a dit qu'elle connoissoit trop la foiblesse de son cœur pour courir le risque de le voir ;

qu'elle connoissoit aussi la tendresse qu'il avoit pour elle, & qu'elle vouloit lui épargner la peine de combattre entre son affection & son devoir. Elle étoit résolue de ne l'épouser que du consentement de sa mere. Leur entrevue à Québec dans un moment tel que celui-ci ne pouvoit être qu'une source de peines pour tous deux. Il est l'idole de son cœur, mais elle ne veut pas être la cause qu'il agisse d'une manière qui ne soit pas digne de son caractère.

Elle vous verra à son arrivée à Londres. Elle a une parente dans le Comté de Berks, elle se retirera chez elle & attendra le retour de Rivers.

Ce qui l'a encore excitée à partir c'est qu'elle vous a marqué qu'elle s'embarqueroit sur le premier vaisseau; elle n'auroit pas voulu vous manquer de parole.

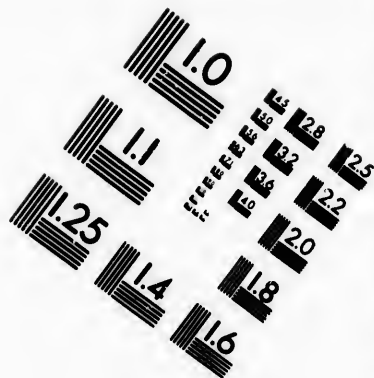
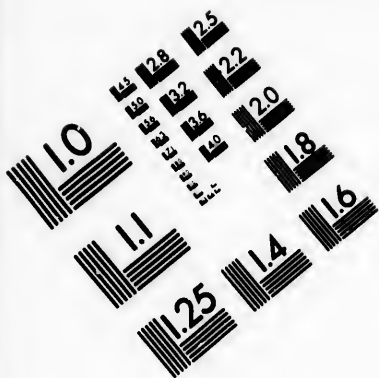
Elle ne m'a pas témoigné la moindre crainte du voyage pour elle-même. . . Mais je l'ai vue trembler de frayeur à l'idée que Rivers alloit aussi partir, & qu'il pourroit courir des risques.

Elle se mit hier plusieurs fois à lui écrire. . . Ses larmes l'empêchoient de continuer. Elle prit enfin assez de résolution pour lui déclarer son dessein. . . Mais ce fut en des termes qui me persuaderent qu'elle n'auroit jamais pu l'exécuter s'il avoit été ici.

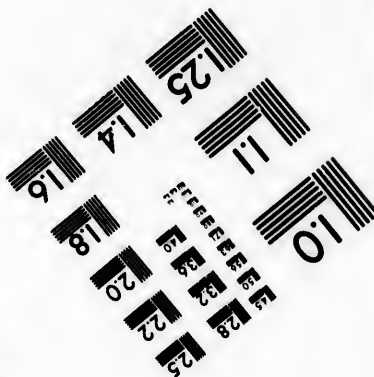
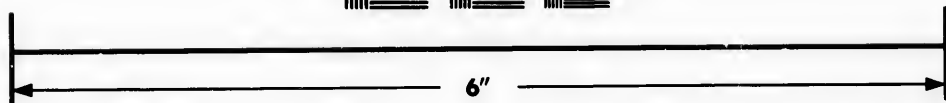
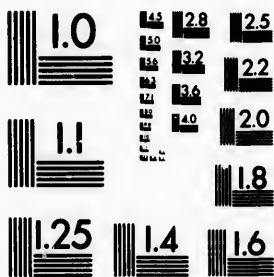
Elle a monté sur le vaisseau avec une tranquillité apparente qui m'a étonnée. Mais à peine y a-t'elle été entrée que toute sa fermeté a disparu. Elle s'est retirée avec moi dans la chambre & elle s'est livrée à toute l'agonie de son ame.

On a déployé les voiles & on m'a avertie de me retirer. Elle s'est





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

57
58
01

levée avec précipitation & me serrant entre ses bras : » dites-lui, ma chere, » dites-lui que son Emilie ». . . Elle n'a pu en dire davantage.

Je n'ai jamais senti une aussi vive douleur que dans le moment de cette séparation. . . Aimez-la , ma Lucie. Jamais vous n'aurez pour elle toute l'amitié dont elle est digne.

Elle s'est tenue sur le tillac jusqu'à ce que le vaisseau ait doublé la pointe de Levy. . . Ses yeux étoient passionément fixés sur mon bateau.

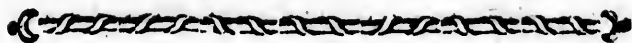
Midi.

Voici une lettre de votre frere pour Emilie. Elle l'attendoit & m'avoit priée de l'ouvrir & de la lui envoyer. Je la joins ici. Elle en contient une autre que Temple avoit écrite à Rivers sur le même sujet.

D'EMILIE MONTAGUE. 89
Adieu. Je ne vous écrirai que
quand j'aurai l'esprit plus tranquile.

B. FERMOE.





LETTRE CXLVIII.

*Le Colonel Rivers ; à Miss Emilie
Montague.*

A Montréal , ce 28 Mai.

Vous le sçavez , ma chere Emilie , mon esprit , mes desirs , mon ambition n'avoient pas d'autre objet que de vous voir dans une situation digne de vous. Ma fortune y mettoit des obstacles en Angleterre. Je me flatois au moins , de pouvoir accomplir mes vœux au Canada.

Mais , ma belle Emilie , lisez la lettre que je vous envoie. Elle fait évanouir toutes mes espérances. Il faut que je retourne sur le champ en Angleterre. Mon cœur se refuseroit en vain à ce voyage. Je suis sûr que vous

D'EMILIE MONTAGUE. 91
me forceriez à le faire. Je ne vous
paroitrois qu'un objet indigne de votre
tendresse si, pour ma satisfaction parti-
culiere, j'exposois ma mere à de plus
longs chagrins.

Il faut donc, malgré moi, que je
me soumette à la triste nécessité de
voir mon Emilie dans une situation si
peu digne d'elle. Il faut que je consente
à la voir privée des plaisirs, des avan-
tages & de la considération que^a donne
la fortune & qu'elle a si généreuse-
ment sacrifiés à sa délicatesse & à son
amour desintéressé pour moi.

Mais, au moins, chere Emilie,
foyez assurée que j'adoucirai les défa-
grémens qui accompagnent une for-
tune bornée par tout ce que l'estime
la plus parfaite, l'amitié la plus vive,
l'amour le plus tendre pourront m'ins-
pirer, & par ces attentions em-
pressées, ce soin continuel de vous

DE HISTOIRE

plaire dont le cœur seul connoit le prix.

Les richesses n'ont point d'empire sur des esprits comme les nôtres. Nous possédons un trésor plus estimable que tous les dons de la fortune ; le plaisir délicieux d'aimer & d'être aimés.

Animés tous deux des sensations délicates d'un amour tendre & d'un désir agréable , nous trouverons tous les biens réels dans la possession l'un de l'autre.

Je vais accélérer mes affaires ici pour aller vous rejoindre. J'aurai donc le plaisir de présenter mon aimable amie , la maitresse de mon cœur & mon épouse adorée à une mere que je révere. . . Ah ! mon Emilie, vous lui serez bientôt plus chere que moi.

Adieu. Ma tendresse , mon impatience sont inexprimables ; mon re-

D'EMILIE MONTAGUE. 95

tour en Angleterre me force cependant
de rester ici deux jours de plus que je
n'y aurois resté. Je ne sçais comment
je pourrai soutenir ce retard.

RIVERS





LETTRE CXLIX.

Le Colonel Rivers, à Sir John Temple.

A Québec, ce 28 Mai.

JE te remercie, mon cher Temple, de ta dernière lettre. Je ne puis même trop t'en remercier quoiqu'elle détruise le projet de félicité que je m'étois formé ici.

Je n'aurois point quitte l'Angleterre si j'avois pu soupçonner que ma mere s'affligeroit aussi cruellement de mon absence. Je n'avois passé en Amérique que pour lui procurer plus d'aïssance.

Je sacrifie avec plaisir à la tranquillité de son esprit le dessein que j'avois de m'établir ici... Mais il n'y

a rien qui puisse jamais me détourner d'épouser la plus aimable des femmes.

J'aurois voulu avoir une fortune digne d'elle : mais ce désir n'est que de moi. Il n'est jamais venu d'Emilie. Elle partageroit avec moi la pauvreté & les richesses avec une égale satisfaction ; j'espère qu'elle consentira que je l'épouse avant que je quitte le Canada.

Je connois, mon ami, tous les avantages des richesses. Je suis trop raisonnable pour les mépriser. Je ne voudrois, cependant, par les apprécier au de-là de leur valeur.

L'opulence nous procure une variété de plaisirs qu'on ne peut obtenir sans son secours. Elle donne du pouvoir, des honneurs, du crédit, de la considération ; mais si, pour jouir de ces biens qui lui sont subordonnés & qui, avec tout leur éclat, ne sont que

factices , il falloit renoncer aux doux
plaisirs du cœur , les seuls plaisirs
réels dont nous puissions jouir , je ne
serois pas incertain un seul moment. . .
La nature feroit mon choix.

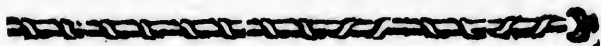
Tu es riche , mon cher Temple ;
mais ta fortune t'a-t-elle jamais donné
un plaisir qui égale le ravissement
où te jette celui d'être aimé de ma
sœur ?

Le cours de la vie , mon ami ;
n'est qu'un passage triste & languissant
si l'on n'y respire pas l'air doux de
l'amour.

RIVERS :



LEITRE



LETTRE CL.

*Miss Bell Fermor , à Madame
Temple*

A Sillery , ce 3 Juin.

JE ne parle , je n'écris que d'Emilie.
Je n'ai jamais si bien senti combien
je l'aimois que depuis qu'elle est par-
tie. Je cours , avec précipitation , dans
tous les endroits où nous avons été
ensemble. Je ne peux pas faire un pas
sans me souvenir d'elle. Tous ses dis-
cours , que la franchise , la con-
fiance & l'affection , rendoient si char-
mans , me reviennent à l'esprit & mes
larmes coulent malgré moi. Nos cour-
ses , nos promenades , nos petites par-
ties de plaisir se retracent à la fois ,
dans ma mémoire : je revois toutes

les mêmes scènes autour de moi ; mais elles ont perdu ce qui me les rendoit agréables.

Je vais dans chaque bocage ; chaque bosquet où elle se plaisoit m'attire ; mais je ne l'y trouve pas. Une douleur mélancolique s'empare de mon ame, & pour n'y pas succomber je me retire.

Fitzgerald ne me quitte point , & il a l'attention de ne point essayer à affoiblir cet enthousiasme d'amitié. Il me mène dans tous les endroits qui peuvent me rappeler l'idée de cette divine Emilie. Il m'en parle avec un feu qui me fait encore plus connoître sa sensibilité & la bonté de son cœur. . . Il fait ses efforts, par ses soins , pour adoucir l'amertume que me cause l'absence de mon amie.

Qu'il y a donc de douceurs , chere Lucie, à être sincèrement aimée ! Passionné pour m'attirer, s'il étoit possible,

D'EMILIE MONTAGUE. 99
l'admiration générale , celle de tout
le genre-humain me flateroit moins
aujourd'hui que la plus légère marque
de tendresse de mon amant !

Adieu. Cette lettre ne pourra
partir que dans quelques jours.

4 *Juin.*

Il y a bal ce soir chez le Gouver-
neur. Je m'habille , à regret , pour y
aller. . . L'absence d'Emilie m'attriste
de plus en plus.

5.

Nous avons eu pendant le bal un
orage affreux qui sembloit secouer tout
le globe. Puissé le Ciel avoir préservé
mon Emilie de sa furie ! elle me cause
mille inquiétudes allarmantes.

A midi.

Votre frere est arrivé. Il y a une
heure qu'il est ici. Il y est venu sans

E ij

passer à Québec. Nous avons eu mille peines à lui faire croire qu'Emilie étoit partie.

Il est impossible que vous puissiez vous figurer son agitation quand il a été enfin convaincu qu'elle avoit entrepris ce voyage sans lui. Il vouloit la suivre dans un bateau découvert dans l'espérance de pouvoir la rattrapper à l'Isle de Coudre... Il seroit parti si mon père ne l'avoit retenu presque de force. L'impossibilité de la rejoindre n'auroit pu l'en empêcher. Elle a toujours eu un vent favorable & je crois qu'elle a du être en pleine mer avant l'orage de cette nuit.

Il ne sera ici que quelques jours. Il a déjà envoyé son domestique à Québec pour assurer son passage sur le premier vaisseau qui partira, son impatience ne peut se concevoir.

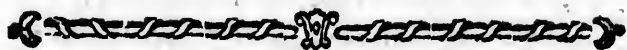
Il comptoit se marier ici & la conduire lui-même en Angleterre. Son

D'EMILIE MONTAGUE. TOU
esprit se forge mille & mille dangers
dont il s' imagine que sa présence la
préserveroit. Il déraisonne comme un
enfant. . .

C'est lui qui vous portera cette lettre,
à moins qu'il ne se présente quelqu'oc-
casion plus prompte. . . Mais il la fai-
siroit lui-même s'il y en avoit. Adieu,
ma chere,

B. FERMOR





L E T T R E C L I .

Miss Fermor , à Madame Temple.

A Sillery, ce 6 Juin.

LE passage de votre frere est arrêté sur un très-bon vaisseau qui partira le 10. . . Cette lettre & celle que je vous écrivis hier ne précéderont son arrivée que de quelques jours. . . Il pourra , peut-être , même devancer la petite brigue qui part aujourd'hui pour porter des dépêches du Gouverneur.

Rivers engage Fitzgérald à demander les terres qu'il a choisies sur le lac Champlain... Il renonce à toute idée de revenir ici. Mais j'emploierai tout mon crédit pour que Fitzgérald ne fasse pas cette sottise. A pré-

sent que mes deux amis quittent l'Amérique je n'y veux plus rester moi-même. J'y aurois fixé mon séjour avec plaisir s'ils en eussent fait le leur. Mais je n'ai plus de motif pour souhaiter de m'y établir. . . . La seule idée de former une petite société d'amis m'y excitoit.

L'esprit d'émulation y auroit soutenu mon courage. . . Il auroit donné du feu & de l'activité à mon imagination.

Emilie & moi aurions été en rivalité pour prouver qui de nous deux avoit le génie le plus vif pour créer de nouvelles choses. Nous aurions vu qui est-ce qui auroit fait éclore de plus belles fleurs, qui auroit façonné le plus gaiement les bois & les rochers en bocages, qui auroit ménagé les plus belles perspectives, & mieux orné des grottes, qui auroit fait serpenter le plus

agréablement les ruisseaux & leur auroit fait faire le plus de Cascades. . . Enfin nous aurions vu à qui réussiroit le mieux à faire paroître cette terre heureuse dans sa plus riche parure. Nous nous proposons d'exercer continuellement la fertilité de l'imagination féminine pour rendre le doux séjour de l'amour & de l'amitié plus charmant ; & nos héros , de leur côté , quittant l'épée pour le coutre, se seroient excités par l'exemple l'un de l'autre à des travaux plus solides, auroient défriché les terres , élevé des bestiaux , cultivé du bled & joué le rôle de bons Fermiers. Les trésors qu'eût produit cette terre sauvage leur auroient été plus précieux que ceux qu'ils avoient conquis à la Havane. . . C'est-là où j'ai oui dire que Rivers & Fitzgerald s'étoient extrêmement distingués dans leur état.

Enfin, ma chere , ils se seroient ap-

pliqués à l'utile pour nous soutenir, & nous à l'agréable pour leur plaire & nous amuser. C'est ainsi que les deux sexes devroient toujours se partager leurs occupations. La nature semble les y avoir destinés, quoique l'exemple des Sauvages qui sont, dit-on, plus près de la nature, semble contrarier cette idée : mais je crois qu'ils agissent en cela contre ses loix.

Que ferois-je à présent ici ? Quelle Fermière en Canada seroit digne d'être ma rivale ? Ainsi tous nos plaisirs imaginés sont évanouis. D'ailleurs l'amitié étoit l'ame de ces petits projets & je ne crois pas qu'elle puisse jamais lier votre amie à une Canadienne. Il faudroit d'abord en faire naître quelqu'une avec une ame qui pourroit en goûter les douceurs.

Mille choses de ma part à Tem-

106 HISTOIRE
ple, à Madame Rivers & à mon Emi-
lie si elle est arrivée.

B. FERMON





LETTRE CLII.

*Sir Guillaume Fermor , au Comte
de B....*

A Sillery , ce 6 Juin.

ON auroit perdu , Mylord , la gageure qu'on a voulu faire avec vous qu'il n'y avoit plus de Missionnaires Jésuites parmi les Sauvages du Canada. Il y en a encore , ils n'oublent rien pour inspirer aux Sauvages de l'aversion pour les Anglois. Je ne sçais à quel dessein : mais je tiens cette anecdote de plusieurs Indiens qui m'ont dit qu'ils étoient surpris de ce que nous ne leur envoyassions pas aussi des Missionnaires.

Les idées qu'ils ont du Christianisme sont extrêmement bornées & il est facile de les faire passer d'un mode

à l'autre de cette Religion. Ils sont trop peu instruits pour qu'ils tiennent long-temps à celui qu'on leur a enseigné. Ils respectent les Missionnaires de quelques nations qu'ils soient. Ils les regardent comme des peres affectionnés qui viennent les instruire dans la meilleure maniere d'adorer & de servir la Divinité qu'ils croient plus favorable aux Européens qu'à eux. . . Enfin ils les considèrent comme des Ambassadeurs des Souverains qui les envoient. L'arrivée d'un Missionnaire leur paroît une marque d'honneur & de l'estime qu'on a pour eux. Notre négligence à cet égard n'est pas excusable. C'est à cette attention sage que les François ont dû l'extrême attachement de presque toutes les nations sauvages. . . & cet attachement a encore de profondes racines.

Les Missionnaires François se sont appliqués à apprendre leur langue,

leurs mœurs, à connoître leur caractère, ils ont vécu à leur manière & comme eux. Ils se sont acquis par-là leur confiance & leur estime, & ont pris sur eux un ascendant inconcevable. . . Il faudroit que les nôtres fissent de même, mais il faudroit des gens habiles, bien choisis & bien payés.

La ressemblance des mœurs entre les Sauvages & les Canadiens est frappante. Mais ce ne sont pas les François qui ont plié les Sauvages à leurs mœurs. Les payfans, au contraire, ont pris l'indolence sauvage en temps de paix, leur fureur & leur activité en temps de guerre. Ils tiennent d'eux l'amour qu'ils ont pour les plaisirs champêtres, la haine du travail, leur affection pour une vie vagabonde & libre qui a été tolérée on qu'on n'a pu empêcher.

Des Officiers même des Colonies Françoises & Angloises n'ont pu se

défendre de les imiter. On en a vu des deux nations qui , à la honte de l'humanité , ont mené la danse de mort des prisonniers de l'une & de l'autre , qui ont participé à l'horrible repas, qui se sont livrés enfin à toutes les cruautés des Sauvages ou plutôt à leur propre barbarie. . . Ce n'est point aux Sauvages , en effet , qu'il faut reprocher ces atrocités. . . Ce pauvre peuple dont l'ignorance est l'excuse y a été entraîné par les persuasions des Colonies Françaises & Angloises qui , animées d'une fureur vraiment diabolique , lui ont promis des récompenses quand ils apporteroient les chevelures sanglantes de leurs ennemis. . .

Cette circonstance pourroit appuyer le système du fameux citoyen de Genève , que les nations les moins civilisées sont les plus vertueuses ; mais les vices qui sont particuliers aux Sau-

vages le dément si souvent que cette étaye n'empêche pas, selon moi, que son édifice ne s'écroule.

On ne peut guère faire l'éloge des vertus d'un peuple qui se livre avec un excès inconcevable à la boisson des liqueurs fortes toutes les fois que l'occasion s'en présente, & qui se lamente ensuite sur les meurtres & sur les autres atrocités qu'il commet dans son yvresse.

Il seroit injuste de dire que c'est nous qui les avons corrompus & que nous les avons conduits au crime. Les François & les Anglois sont deux peuples sobres. Nous leur avons, à la vérité, fourni le moyen de s'enivrer qu'ils ne connoissoient pas; mais qui pourroit devenir le panégyriste de leur tempérance quand ils n'avoient d'autre liqueur à boire que de l'eau?

Ce que j'ai observé d'eux, ce qu'on m'en a dit, m'a convaincu que ce sont

les nations les plus civilisées qui sont les plus vertueuses. . . . Le système du célèbre Jean-Jacques est absolument idéal.

Il semble que tous les Systèmes au lieu de contribuer à la découverte de la vérité ne sont imaginés que pour l'obscurcir. . . Je voudrois , au moins , que ceux qui s'exercent ainsi l'esprit eussent la sincérité du pere Lafiteau. Il nous a donné une très-fausse idée des mœurs des Sauvages dans la comparaison qu'il en a faite avec celles des premiers siècles. . . Mais il nous prévient de ne l'en pas croire ; il avoue bonnement qu'il n'en a dit que ce qui pouvoit contribuer à établir son système.

Je déteste les écrivains qui veulent faire de la vérité , l'esclave d'une idée favorite de leur imagination. . . La vérité est trop précieuse pour l'asservir à l'opinion.

Mes relations peuvent être fausses ou imparfaites... Mais ce n'est que par méprise ou parceque je suis mal informé. Je serois au désespoir d'y blesser la vérité de propos délibéré. Le système d'un philosophe fait plus de la moitié de sa chere existence ; & il y sacrifie tout. Nous sommes bien malheureux d'être obligés de nous défier de ceux qui devoient nous éclairer.

On ne peut nier , cependant , que les Sauvages n'ayent des vertus ; mais il faut s'être bien familiarisé avec les paradoxes pour oser avancer qu'ils en ont plus que les nations civilisées.

Vous voyez , Mylord , que je vous dis avec beaucoup de franchise ce que je pense. . . Vous me demandez quel est le caractère moral des Canadiens. Ils sont simples & hospitaliers. Leurs intérêts les rendent fort attentifs ; mais il ne faut pas pour cela qu'ils soient incompatibles avec leur paresse : tout

cède à leur indolence qui est leur passion dominante si on peut donner le nom de passion à un engourdissement, à une apathie de l'ame, ou à une privation de toute activité.

Ils sont plutôt dévots que vertueux. Ils ont de la Religion sans morale & un sentiment de l'honneur sans avoir une exacte probité. . . Ces vices sont l'ouvrage de la superstition. Où la superstition règne les vertus morales s'éclipent. Le peuple s'imagine que quelques cérémonies extérieures peuvent y suppléer.

J'ai entendu dire ici à un homme qui est devenu fort riche par des moyens répréhensibles, qu'il s'inquiétoit peu qu'ils fussent contraires aux préceptes de l'Evangile. J'en serai quitte, dit-il, pour dévouer une de mes filles à la vie religieuse en expiation de mes fautes.

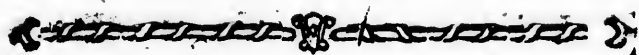
Vous voyez, Mylord, que rien

D'EMILIE MONTAGUE. 115
n'est si commode. On s'imagine ici
qu'on peut être vertueux par procu-
reur.

Je ne sçais si vous avez jamais en-
tendu parler d'un homme qu'on ap-
pelle le Colonel Rivers... Il étoit ar-
rivé quelque temps avant moi au
Canada. Il repasse en Angleterre dans
quelques jours & je le chargerai d'une
autre lettre pour vous.

J'ai l'honneur d'être, &c.

G FERMOR.



LETTRE CLIII.

Sir Fermor au Comte de...

A Siller, ce 9 Juin.

Vous recevrez cette lettre, Mylord, des mains d'un des plus dignes & des plus aimables hommes que j'aie jamais connu. C'est le Colonel Rivers. L'honneur de l'introduire auprès de vous est une des choses les plus heureuses qui pouvoient m'arriver. Je connois toute votre délicatesse dans le choix de vos amis. Il y a peu de personnes qui soient honorées de votre estime & de votre confiance ; mais je suis persuadé que vous serez charmé de faire connoissance avec un homme qui, à son âge, mérite que vous lui accordiez l'une & l'autre.

Il ſçait lui-même tous les avantages qu'il obtiendra en connoiſſant un Seigneur qui, à la ſageſſe & l'expérience d'un âge plus avancé, réunit l'élevation du cœur, la généroſité, la noble confiance, le feu, l'enthouſiaſme & l'activité de la jeuneſſe,

Le Colonel Rivers a parcouru tous le Canada dans la vue d'y former un établifſement qu'il eſt obligé d'abandonner. Il vous inſtruire de mille particularités ſur cette Colonie dont je ne pourrois, peut-être, vous donner l'idée auſſi-tôt que vous le deſireriez. Il ne manquera pas ſur-tout de vous parler des Couvens. Nous nous ſommes ſouvent entretenus de l'idée que vous aviez conçue qu'on pourroit y en établir de Proteſtans ſur le modèle de celui que nous avons vû enſemble à Hambourg. Il eſt cer-

tain que cela mériteroit l'attention du Gouvernement.

La Noblesse ici est nombreuse & a beaucoup d'enfans. Il faut des Couvens pour élever les filles; & même pour les y retenir lorsqu'elles ne se marient pas dans un temps convenable. Ces Maisons seroient des asyles très-commodes.

Mais il faudroit les interdire aux filles de la Bourgeoisie & du Peuple. Je voudrois qu'il n'y eût que les filles des Seigneurs qui pussent devenir Religieuses. J'en ferois une espèce de privilège de leur naissance; j'exigerois qu'elles prouvassent leur noblesse, au moins, depuis trois générations. J'en ferois une condition de leur vœu, & il résulteroit de-là qu'elles seroient peu nombreuses & qu'elles obtiendroient de la considération.

Je voudrois que leurs Vœux se bornassent à celui de l'Obéissance simplement, & que celui de garder le célibat en fût exclus. Il faudroit qu'elles pussent se retirer pour se marier.

Elles le peuvent toutes à Hambourg, à l'exception de la supérieure. Vous sçavez, Mylord, que c'étoit une jeune personne charmante qui l'étoit alors ; nous la plaignions de ce qu'elle avoit sacrifié à la vanité d'un titre la douce perspective qu'avoient ses compagnes... Messieurs, nous dit-elle, je peux résigner.

Je voudrois que la Supérieure ici en eût aussi le privilége ; & si l'on n'accorderoit cette dignité qu'à la plus vertueuse & à celle qui mériteroit le plus de diriger la conduite des autres, les Couvens deviendroient alors l'école la plus utile pour former le cœur & les mœurs du beau sexe. Ce seroit de

ces asyles que sortiroient les Mères de famille les plus dignes de l'être.

Mais sur le pied que sont les Couvens qu'en peut-on attendre d'utile ? Voici une petite anecdote que vous ne serez, peut-être, pas fâché que je vous raconte.

J'allai il y a quelques jours rendre visite à une Dame Françoisé. Sa fille, âgée de seize ans, & qui est charmante, me dit qu'elle alloit entrer au Couvent dans le dessein de prendre le Voile. Je lui demandai quel Couvent elle avoit choisi : c'étoit l'Hôpital-Général. » Je suis bien-aise », lui dis-je, que ce ne soit pas les Ursulines. Vous n'auriez jamais pu vous accoutumer à l'austérité de leur Institut. Oh ! ce n'est pas cela », dit-elle, » qui m'auroit retenue, Mais l'Habit de l'Hôpital-Général....

Je souris.

» Est si léger...

» Et si séant, Mademoiselle. »

Elle

D'EMILIE MONTAGUE. 129

Elle sourit à son tour & je la laissai bien convaincue de la sincérité de sa vocation... Je me souleve contre l'inhumanité des parens qui forcent ainsi les jeunes créatures à embrasser un état si contraire à la nature dans un âge où elles jugent très-bien de ce qui pourroit les rendre heureuses.

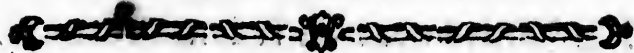
J'ai l'honneur d'être

G. FERMOR.



Tome IV.

F



LETTRE CLIV.

Miss Bell Fermor, à Madame Temple.

A Sillery, ce 9 Juin;

C'Est votre frere, ma chere Lucie, qui vous remettra cette lettre. Il part demain. J'espère des faveurs du tems qu'il adoucira les peines que me causent son absence & celle d'Emilie... mais je ne peux actuellement penser à leur perte sans un abattement d'esprit qui m'ôte toute idée de plaisir.

Je vous en conjure encore, ma chere Lucie; faites vos efforts pour favoriser leur union. C'est à votre sollicitation & à la tranquillité de Madame Rivers, qu'ils ont sacrifié ici toutes les vues qui pouvoient con-

D'EMILIE MONTAGUE. 125
courir à leur bonheur. Souvenez-vous
en, ne les en faites pas repentir.

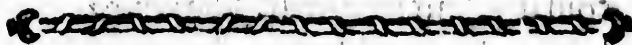
Je voudrois vous en dire davan-
tage... mais je suis si appésantie que
je suis incapable d'écrire.

Aimez la douce & chere Emilie.
Qu'elle ne regrette pas la générosité
de sa conduite.

Adieu.

B. FERMOR.





LETTRE CLV.

*Miss Bell Fermor, à Madame
Temple.*

A Sillery, ce 10 Juin, au soir.

AH! le cher Rivers!.. Il me semble que j'ai encore été plus touchée de son départ que de celui d'Emilie : il me sembloit, pendant qu'il étoit ici, que je ne l'avois pas entièrement perdue... Je ressens, à présent, leur perte doublement.

Il m'a engagée d'avoir des attentions pour Madame Desroches qui méritoit, disoit-il, ma plus tendre amitié. Il lui a écrit & m'a laissé sa lettre ouverte pour lui faire tenir. Il la remercie de la manière la plus affectueuse de l'amitié qu'elle a

D'EMILIE MONTAGUE. 125
témoinnée & à lui & à son Emilie. Il
lui offre ses services en Angleterre.
On veut lui contester la concession
de ses biens, il lui promet de faire
les efforts pour la faire confirmer.

Il m'avoua qu'il étoit extrême-
ment fâché de laisser cette aimable
femme au Canada & de perdre toute
espérance de la revoir.

Je l'aime à cause de sa sensibilité
& de ses attentions pour une per-
sonne qui avoit pour lui une affection
si désintéressée. L'ami Fitzgerald ne
me quitte presque pas. Il fait son
possible pour me consoler, & ses
attentions me sont plus chères par
la cause même qui l'excite à les re-
doubler...

Mais adieu, ma chère Lucie,
voici une occasion de faire passer la
lettre de votre frère à Madame Des-
rôches, elles sont rares, & il ne faut
pas laisser échapper celles qui se pré-

sentent. Je vais lui écrire un mot. Un Gentilhomme François qui est venu voir mon pere, se chargera de mon paquet.

B. FERMOR.

A minuit.

Nous n'avons causé toute la soirée que de votre frere.

Je disois que j'admirois en lui la tendresse de son ame & cette sensibilité, presque égale à celles des femmes, & qui est si rare dans un sexe dont toute l'éducation tend à endurcir le cœur.

Fitzgerald admiroit son esprit, son jugement, sa générosité, son courage, la vivacité & la chaleur de son amitié.

Mon pere le louoit de sa connoissance du monde, en la distinguant de ces notions confuses qu'on a du

genre humain & que l'on prend si faussement pour la connoissance... Il entendoit par celle que possède Rivers, cette clarté de vue mentale, cette faculté pénétrante qui distingue d'abord la vertu du vice par-tout où elle réside.

J'estime encore beaucoup en lui, ajoutoit mon pere, cette noble franchise, cette austérité de caractère qui est la base de toutes les vertus.

Et cependant, mon cher papa, ai-je dit, vous auriez voulu qu'Emilie lui préférât le Chevalier Clayton, cette espèce d'automate dont la plus grande vertu consiste dans l'éloignement du vice & qui n'a jamais sçu compatir aux malheurs d'autrui ?

Non, Bell, m'a-t-il dit. Il n'étoit pas possible qu'elle le préférât : mais elle avoit des engagements avec

lui. J'étois fâché de voir une fille aussi digne d'estime manquer à sa parole. D'ailleurs, il avoit de la fortune, & dans ce siècle dégénéré, ma chere, les richesses sont intéressantes. On ne dîne plus aujourd'hui comme les Belles des Romains qui, montées derriere leurs preux Chevaliers, descendoient au long d'une haye & mangeoient délicieusement des finelles & se défalteroient dans le premier ruisseau.

» Mais mon cher Papa...

» Mais ma chere fille..

Le cher Papa alloit s'échauffer & j'ai laissé tomber le discours. Mais je vous assure, ma chere Lucie, que le fruit sauvage de l'Aubépine, & la croupe du plus mauvais cheval, avec un homme tel que Rivers, sont préférables aux six chevaux & aux mets délicats de la

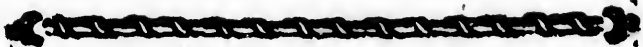
D'EMILIE MONTAGNE. 129
table du Chevalier Clayton, avec un
homme tel-que lui.

Bon soir.

B. FERMOR,



F 2



LETTRE CLVI.

*Miss Bell Fermor , à Madama
Temple.*

A Sillery , ce 17 Juin.

JE viens de recevoir toutes vos nouvelles lettres , ma chere Lucie. Je vous dirai pour toute réponse à ce qui en fait le principal sujet , que vous aurez le plaisir de voir votre frere dans une quinzaine de jours. Il n'hésitera sûrement pas un moment à abandonner toutes les vues agréables qu'il avoit ici. Le repos de sa mere lui est plus précieux que tout ce qu'il quitte.

Mais je vous l'ai déjà dit , ma chere , appréciez tout le prix de ces sacrifices... Vous recevrez , sans dou-

te, son Emilie comme une amie, comme une sœur qui mérite toute votre estime, toute votre tendresse, & qui a perdu tous les avantages d'une fortune brillante, & s'est exposée à la censure du Public par un attachement défintéressé pour votre frere.

Je suis extrêmement mortifiée, sans en être surprise, de ce que vous me dites de Lady T... Je l'ai connue très particulièrement. L'avarice & l'ambition de ses parens l'immo-
lèrent, à dix-huit ans, à la vieillesse, aux infirmités, à l'humeur chagrine & au rang d'un Mylord. Sa mort est la suite naturelle de ses regrets. Elle avoit une âme formée pour l'amour & pour l'amitié, elle n'a trouvé les douceurs ni de l'une ni de l'autre de ces affections. Sa vertu, sa probité, l'élégance même de son esprit, si l'on peut ainsi s'exprimer, ne lui ont pas

permis de les chercher hors de chez elle, & elle est morte victime de la tyrannie de ses parens & de ses amis, de la tendresse de son cœur & de son sentiment délicat de l'honneur.

Que ne doit pas souffrir son pere, s'il lui reste quelques sensations d'humanité !

Il est bien triste, ma Lucie, que le bonheur ou le malheur de notre vie soient ordinairement décidés avant que nous puissions juger de l'un ou de l'autre.

Retenues par la coutume & par les préjugés bizarres & ridicules du monde, nous nous laissons entraîner par l'exemple de la multitude. Ce n'est que quand il n'est plus temps que nous commençons à penser.

Que nous avons été heureuses, Lucie, d'avoir des parens qui, loin de forcer nos inclinations, n'ont pas même essayé à nous donner l'idée de

faire notre choix par des motifs froids! Ils ne se sont point attachés à nous inspirer de la vanité ni à nous vanter l'avarice. Ils nous ont laissé ces vertus bienfaisantes, ces qualités aimables que nous avons reçues de la nature. Ils nous ont peint les charmes de l'amitié, & s'ils nous ont parlé des richesses, ils ne nous ont point appris à les évaluer au-delà de ce qu'elles valent réellement.

Mon pere, à la vérité, se roidit contre certaines idées romanesques, qu'il a, peut être, cru qui m'étoient trop familières; mais il ne m'a jamais, en même-temps, excitée à écouter un homme qui n'auroit eu à m'offrir que la fortune en place de mérite. Il me conseilla même, il y a quelques années, de rejeter les vœux d'un Officier de son Régiment

qui étoit fort riche , mais d'un mauvais caractère...

Je me flatte d'avoir acquis quelque connoissance du cœur humain. Je serai heureuse avec Fitzgerald , & si je ne l'étois pas , il n'en faudroit pas tirer la conséquence que je me serois trompée sur son compte ; ce seroit ma faute.

Je ne crains qu'une chose après notre mariage. C'est , lorsque les transports de nos esprits seront un peu calmés , que ma disposition volage ne me ramène à la coquetterie & à la frivolité... J'aime à être fêtée , admirée , & les hommages des hommes n'ont pas peu contribué à accroître ce goût , & sans vanité , j'en ai reçu de toutes les couleurs.

Cette inquiétude de l'avenir ne laisse pas de me faire balancer sur ma résolution d'épouser Fitzgerald. Je

vois, cependant, que le moment de me décider ne tardera pas à arriver... Fitzgerald & mon pere ont eu ce matin une conférence très-sérieuse, & je ne doute point que ce n'en ait été là le sujet.

Scavez-vous que n'ayant plus personne à aimer ici que Fitzgerald, je l'aime plus dix fois que je ne faisois? Mon amour ressemble aux rayons du soleil réunis dans un seul point du miroir ardent.

Il est presque toujours ici; cette assiduité m'auroit ennuyé autrefois, & elle me plaît aujourd'hui. Il a l'art de se varier plus qu'aucun des hommes que je connoisse; & c'est cette diversité dans le caractère qui me frappa d'abord en lui. Je pensai que j'aurois en lui seul tous les hommes ensemble. Il en pensa autant de moi & le temps n'a point diminué les idées que nous avons prises ainsi l'un

de l'autre... Il faut l'avouer, nous avons tous deux une infinité de petits caprices agréables qui, en amour, valent tout le mérite du monde.

N'avez-vous jamais observé, dites-moi, Lucie, que la même personne est rarement à la fois un grand objet d'amour & d'amitié?

Ces vertus qui arrachent l'estime n'inspirent pas souvent la passion.

L'amitié recherche les vertus les plus réelles & les plus solides. C'est à l'intégrité, à la constance & à une ferme uniformité de caractère qu'elle s'attache. L'amour, au contraire, admire un je ne sçais quoi. Il se crée lui-même & pour lui-même l'idole de son culte. Il trouve des charmes jusques dans les défauts de l'objet qui le fixe. Les folies, l'indiscrétion, l'inconsistance, les caprices lui plaisent. Je ne sçais quel Poète a dit que l'Amour était un enfant : il avoit raison; l'Amour joue & badine...

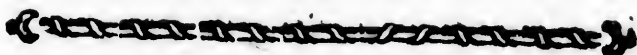
D'EMILIE MONTAGUE. 137

Emilie doit sûrement arriver bientôt. Ecrivez-moi, je vous prie, l'un ou l'autre dès que vous l'aurez vue. J'ai la plus grande impatience de sçavoir de ses nouvelles. J'en voudrois aussi avoir de Rivers. Je serai inquiète tant que je ne sçaurai pas qu'ils ne sont plus sur le perfide élément. Que le Ciel leur envoie ses vents les plus favorables!

Adieu.

B. FERMOR.





L E T T R E C L V I I .

*Miss Bell Fermor , à Madame
Temple.*

A Londres, ce 30 Juin

LA société en Canada, ma chere, n'est pas telle que vous vous en êtes formé l'idée d'après, peut-être, ce que je vous en ai dit dans un temps où je ne l'avois pas encore beaucoup fréquentée. On ne peut pas dire qu'elle est excellente; mais, à tout prendre, j'aimerois, cependant, mieux vivre à Québec que dans aucune ville d'Angleterre, à l'exception de Londres. La maniere de vivre a de la variété, & ce qui est varié est agréable. Les scènes qui nous environnent sont charmantes, & le genre

de nos amusemens nous fait jouir de tout ce qu'elles ont à offrir.

Je vous assure que si votre frere & son Emilie eussent resté ici, je n'aurois jamais souhaité de quitter le Canada : mais leur départ a laissé un vuide dans mon cœur que rien ne peut remplir. J'avois aimé Emilié dès l'enfance; & il y a dans ces amitiés une tendresse particuliere qui croît avec notre âge & se fortifie pour ainsi dire avec notre force.

Séparées l'une de l'autre par la retraite du Colonel Montague qui quitta le Régiment où mon pere servoit, notre rencontre imprévue ici eut quelque chose de romanesque & de surnaturel qui nous fit goûter avec plus de charmes le plaisir de nous revoir.

En un mot, tout a contribué à serrer davantage entre nous les nœuds de l'amitié, & à rendre plus vives

les peines de notre seconde séparation.

Pour votre frere je l'aime si tendrement qu'il faut que Fitzgérald ait autant de candeur & de générosité qu'il en a pour n'être pas irrité de l'amitié que j'ai pour lui.

Tout me le rappelle. Si j'avois pu l'oublier un moment, Madarne Desroches m'en auroit fait souvenir. Je viens de recevoir une lettre d'elle. Elle fait de tristes plaintes de la perte de nos deux aimables amis, & me prie de les assurer tous deux de son éternel & tendre souvenir. Elle félicite Emilie de posséder le cœur d'un homme aussi digne d'être aimé. Elle ne peut se former l'idée d'une félicité humaine qui soit au-dessus de celle dont doit jouir une femme qui fera la principale affaire de sa vie, de rendre Rivers heureux. » Le Ciel, » hélas! ajoute-t-elle, m'a refusé ce

» bonheur & je ne me marierai ja-
» mais. » Elle finit par me dire qu'il
est, peut-être, heureux pour elle
qu'il ait quitté le Canada, parce qu'il
lui auroit été impossible de le voir
avec indifférence.

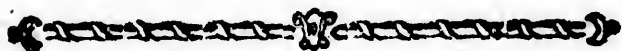
Je crois, ma Lucie, qu'il ne se-
roit pas prudent que vous disiez
quelque chose de ces circonstances
ni à votre frere ni à Emilie. Je vou-
lois d'abord leur envoyer sa lettre.
Mais il y a dans son style, en par-
lant de Rivers, un certain feu mêlé
de tendresse qui ne leur causeroit
que du regret en leur faisant voir l'ex-
cès de sa tendresse pour lui. J'ai beau-
coup affoibli ses expressions en vous
rapportant ce qu'elle me marque.

Je veux me lier avec elle d'une
amitié particuliere. Il suffit qu'elle
aime Rivers. Elle aime aussi Emilie,
au moins, elle se l'imagine. Je me
défie un peu de l'amitié de deux ri-

vales : je crois qu'elles s'en tiennent tout au plus au mot. Cependant l'éloignement où elles se trouvent , peut faire naître la chose. Je ne serois point étonnée qu'Emilie lui écrivît.

Je vous assure que je la plains. Voyez jusqu'où va son délire. Elle me prie de lui faire avoir , s'il est possible, le portrait de votre frere sans qu'il le sçache. Je ne sçais si je dois la favoriser dans sa douce imagination... C'est une folie qui ne servira qu'à entretenir ses regrets , mais il y a du plaisir à faire des folies... Tenez, ma morale ne tient plus contre ses desirs , & je vous prie, ma chere Lucie , de m'envoyer dans le secret, cette chere image.

Adieu.



LETTRE CLVIII.

*Madame Fitzgerald , à Madame
Temple.*

A Sillery, ce 11 Juillet.

ILs sont , sans doute , arrivés , Lucie. Ecrivez-moi donc que vous les avez embrassés l'un & l'autre avec transport, qu'ils se portent bien, & qu'ils pensent à moi...

Mais tournez, je vous prie, le feuillet de ma lettre, & jetez les yeux sur ma signature... Quel nom je griffonne à présent ! C'en est fait, Lucie. Je suis maintenant une femme aussi notable que vous pouvez l'imaginer. J'étois déjà mariée lors de ma dernière lettre : mais mon pere avoit

des raisons particulieres pour que j'en gardasse le secret ; elles subsistent encore , & ce n'est que parce que je n'y peux plus tenir que je vous apprends cette nouvelle. Les secrets me pesent ou plutôt je les déteste. Ils ne sont bons que pour les politiques ou pour ceux dont les pensées & les actions ne peuvent soutenir la lumiere.

Je suis persuadée que notre dé-mangeaison de parler , & cette contrainte naturelle que nous avons quand il est question de garder un secret , sont des bienfaits de la Providence. Elle nous excite à parler pour nous préserver des projets dangereux , des trahisons que nous pourrions ourdir les uns contre les autres.

Un homme de bon sens & qui connoissoit beaucoup le monde , me disoit un jour en parlant des secrets ,
qu'il

qu'il ne croyoit pas qu'il y eût une pareille chose dans la nature. Je voudrois que toutes les grand-mamans, les tantes, les gouvernantes, & toutes les bonnes de l'Univers, inculquassent cette maxime, qui est aussi vraie que salutaire, dans l'esprit de toutes leurs jeunes Eleves. La dissimulation disparoîtroit de dessus la surface de la terre...

Elle y regne, mais je n'en suis pas moins & pour vous & pour moi & pour mon mari Madame Fitzgerald.

C'est encore un mystère ici; mais, selon ma doctrine & le cours ordinaire des choses, cela sera bientôt connu.

Sçavez-vous bien, disois-je hier à papa, que si vous aviez gagé que ce secret durera seulement trois mois, vous pourriez bien perdre? Il y a des secrets qu'une femme mariée révèle sans parler.

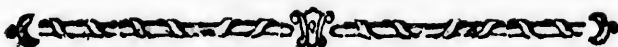
Vous n'avez jamais vu de mari plus honnête, plus prévenant, plus attentif, si ce n'est, peut-être, votre Temple qui est devenu un modèle... Quinze jours entiers ne m'ont pas enlevé le moindre petit empressement... Je crois que la manière dont nous avons été mariés y contribue : elle a été intéressante & romanesque. Je suis fort aise que cela soit arrivé ainsi... Les *Oui* se sont dits au milieu d'une partie de plaisir aux trois Rivieres, où il n'y avoit que papa, Madame de Villiers & le Ministre qui n'ont encore rien dit du mystère. Je l'aurois, peut-être, déjà publié : mais j'ai été retenue par une circonstance. Le séjour continuel de Fitzgerald ici fait babiller de cent façons différentes les Belles de Québec, & tout ce qu'elles disent m'amuse en les amusant. Je ne veux pas leur ravir ce petit plaisir. Adieu.

B. FERMOR.

Mariez donc aussi Emilie. Je m'en-
nuie de l'appeller de ce nom là.

Le changement de nom dans la
vie des femmes a quelque chose de
divertissant , & si j'étois en humeur
de développer les causes des choses...
mais je ne veux point empiéter sur
les droits des Philosophes.





L E T T R E C L I X .

M. Fermor au Comte de...

A Sillery, ce 10 Juillet.

JE viens, Mylord, de faire un des actes les plus sérieux qui puissent occuper un bon pere. J'ai marié ma fille & je crois qu'elle sera heureuse.

M. Fitzgérald est le fils cadet d'un Baronnet d'Irlande qui jouit d'une très grande fortune. Le mari de ma fille a, dès-à-présent, cinq cens livres sterlings de rente, sans ses appointemens de Capitaine. Il a beaucoup d'esprit & de bon sens. Il a de l'honneur & il aime ma fille.

Mon dessein est toujours de quitter le Canada : mais je ne pourrai l'exécuter que dans quelque-temps.

Je voudrois mener avec moi Monsieur Fitzgérald & ma fille. Je souhaiterois qu'il pût obtenir une Majorité. Je vous ai déjà prévenu, Mylord, que je comptois sur votre protection.

Ce mariage me cause la plus grande satisfaction. Je caaignois l'humeur volage de Bell; j'avois peur qu'elle ne fit un choix peu réfléchi. Leur mariage n'est pas encore déclaré. J'ai eu quelques petites raisons de famille pour le tenir caché jusqu'à présent.

J'ai demandé à la nouvelle Yorck un Congé pour M. Fitzgérald & pour moi. Je ne doute point qu'on ne nous l'envoye, & nous prenons d'avance des arrangemens pour quitter un pays que je n'abandonnerai cependant point sans regret.

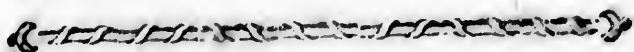
Le climat, pendant toute l'année, même en hyver, est sain. Il est divin pendant l'été. Un homme de mon âge ne quitte point sans chagrin un

soleil gai & vivifiant. La chaleur qu'il répand est comme celle de l'Italie ou du midi de la France. On n'y ressent point ce poids accablant de chaleur pesante qui est si incommode en Angleterre.

La maniere de vivre avec cela est très-gaie. On fait en été des parties charmantes, & la Colonie n'est pas dépourvue de personnes estimables. La politesse qui regne au centre, se répand jusqu'aux extrémités. En un mot, je quitte le Canada avec regret & dans le moment, peut-être, qu'on devoit souhaiter de le venir voir. Le caractère de la personne qui le gouverne en fait encore plus aimer le séjour.

J'ai l'honneur d'être

G. FERMOR.



LETTRE CLX.

*Madame Fitzgerald , à Sir John
Temple.*

A Sillery, ce 13 Juillet.

OH ! vous avez raison, mon cher Temple. Et comment ne l'aurez-vous pas ? vous êtes de mon opinion. Oui, je pense, comme vous, que rien n'est si agréable qu'une femme Angloise gaie & enjouée. Et, grace à Lucie, grace à moi !, sifions que vous êtes ! vous & Fitzgerald en faites l'heureuse expérience. Ce qui me fâche, c'est que vous êtes encore l'un & l'autre trop avares de vos éloges : apprenez que vous ne pouvez trop nous exalter. Il seroit sûrement à sou-

haïter pour le bonheur de la moitié du monde, que le caractère de Lucie ou le mien fussent plus répandus. Ils ne sont pas aussi rares en France qu'en Angleterre; mais chez nous . . . Si on fait une légère exception en faveur de la Capitale, presque toutes les femmes ont une réserve mal entendue qui leur sied mal & les dépare. Je ne sçais si elle est naturelle ou acquise; elle n'en est, pas moins, désagréable, & ces femmes, qui seroient charmantes si elles étoient animées, ne sont que des compagnes tristes qui placent toujours le dégoût & l'insipidité entr'elles & leurs maris.

Elles affectent de la pruderie! Autre sottise! Elles s'imaginent que vous leur feriez des reproches de ce qu'elles sont trop attentives à vous plaire. Leur retenue envers les hommes va

jusqu'à une impolitesse choquante. Je hausse les épaules de dépit quand je les vois s'étudier à faire des efforts pour couvrir, sous une apparence affectée de dédain, cette engageante sensibilité du cœur, cette tendresse délicate qu'elles ressentent & qui les rendroit infiniment plus aimables si elles la laissoient paroître.

Elles craignent d'avouer leur amitié si elle n'est pas dans toutes les règles. Elles doutent, même, si une femme modeste peut avouer qu'elle aime son mari. Il semble qu'elles croient que les douces affections ne leur ont été données que pour les cacher.

En un mot, avec des qualités aussi charmantes que celles que les plus aimables femmes peuvent désirer d'avoir, les femmes Angloises sont parvenues à trouver le secret de ne pas plaire.

Mais mon Emilie est-elle arrivée ?
C'est elle qui occupe toutes mes
pensées.

A midi.

De la joie ! mon cher , quel plaisir ! Voilà Monsieur Fermor qui vient de me dire qu'il a pris des arrangements pour que nous retournions tous en Angleterre dans six ou sept semaines.

Ce n'est pas que le pays ne soit divin ; notre Ferme est un paradis terrestre ; mais voilà près d'un an que nous y sommes , & avec le tems , on se lasse de tout. Qu'en dites-vous , Temple ?

Je vais donc revoir mon Emilie ! Je badinerai encore avec Rivers ! Lucie , Temple , Rivers , Emilie , tout cela va devenir pour moi...

Mais Monsieur Fitzgérald gronde de ce que j'écris si long-tems. Vous

D'EMILIE MONTAGUE. 155
devinez donc ce que je voulois
encore dire.

Adieu. J'ai envie de le charger
une autre fois d'écrire mes lettres. Je
verrai s'il sera plus expéditif. Je me
réserverai pourtant le petit privilège
de fabriquer moi-même les billets-
doux. Je crois qu'il y seroit fort gau-
che, & moi j'entends cela assez bien.

B. FERMOR.





L E T T R E C L X I .

*Miss Emilie Montague , à Miss
Bell Fermor.*

A Douvres , ce 8 Juillet.

J'Arrive, chere amie, au moment même qu'un vaisseau fait voile pour le Canada. J'ai eu le temps le plus favorable. Je suis, cependant, un peu fatiguée; mais cela ne m'empêchera pas de partir ce soir pour Londres. Je vous écrirai aussi-tôt que j'aurai vu Madame Rivers. Je vous avoue que l'idée seule de cette entrevue me fait trembler: mais je surmonterai toute crainte. J'ouvrirai toute mon ame à cette tendre mere, & je la laisserai l'arbitre de mon sort. J'adore son fils; mais je ne l'épouserai point sans qu'elle y consente.

D'EMILIE MONTAGUE. 157

Mille inquiétudes m'allarment sur
les dangers que peut courir Rivers.
Que le Ciel lui soit aussi favorable
qu'à moi!

Le vaisseau qui part est en rade,
& je n'ai que le temps de fermer ma
lettre pour la remettre à un Monsieur
qui va le joindre. Que Monsieur Fer-
mor, que Monsieur Fitzgérald, reçoivent
cependant les assurances de ma
tendre amitié, & vous, ma chere,
recevez les embrassemens de votre

E. MONTAGUE.





LETTRE CLXII.

*Miss Emilie Montague , à Miss
Bell Fermor...*

A Londres, ce 10 Juillet.

JE suis d'hier au soir à Londres, ma chere amie. J'ai descendu chez une personne de connoissance. J'ai écrit ce matin à Madame Rivers qui demeure un peu loin. J'attends sa réponse de moment en moment ; je suis dans la plus violente inquiétude... Mon cœur est abattu : le messager me fait craindre son retour.

Les affections qui causent les plaisirs les plus sensibles sont donc aussi la source de nos peines les plus vives ! Ce que je sens en ce moment ne peut que se sentir ; on ne peut

P'exprimer. J'ai été tentée d'aller à la campagne sans voir Madame Rivers, sans même lui faire dire que j'étois venue. Ciel! si elle alloit me recevoir froidement!. Ah! pourquoi m'exposer au hazard d'un accueil indifférent? J'aurois mieux fait d'attendre l'arrivée de Rivers... Je me suis trop précipitée. J'ai fait une fausse démarche... Eh! qu'avois-je affaire à sa famille? Je voudrois retenir ma lettre... Je ne lui ai pourtant pas dit autre chose, sinon que j'étois arrivée, que son fils se portoit bien & qu'il arriveroit d'un jour à l'autre...

On frappe... Je tremble sans savoir pourquoi... Le Domestique monte... Il annonce Monsieur & Madame Temple... Eux?... Mon cœur est dans une agitation!... Ils sont à la porte... Je ne puis aller au-devant d'eux...

A midi.

Ils sont sortis, ma chere Bell, pour aller dans le voisinage & vont revenir me prendre dans une heure. Ils veulent que je dîne avec eux. Madame Rivers est dans la plus grande impatience de me voir... On ne peut rien de plus honnête, de plus délicat, de plus affectueux que tout ce qu'ils m'ont dit. Ils ont vu toute ma confusion & ont fait tout leur possible pour la dissiper... En me demandant des nouvelles de Rivers, ils ont eu l'attention de ne me point parler de l'intérêt qu'ils sçavent que je prens à lui... Ils m'ont dit qu'ils étoient heureux de me connoître; ils m'ont demandé mon amitié de la maniere la plus flatteuse.

Madame Temple ressemble beaucoup à mon cher Rivers. C'est la

D'EMILIE MONTAGUE. 161

même sensibilité , la même expression touchante dans les yeux. Il me semble n'avoir jamais vu de femme aussi charmante. Je l'aime déjà. Je sens pour elle une tendresse involontaire... Je l'ai fixée deux ou trois fois , avec attention , sans y songer , & j'ai rougi...

Que les amis de mon Rivers me sont chers !

Il y avoit sûrement quelque chose de gauche & de ridicule dans mon maintien... Ils ont eu la politesse de ne pas faire semblant de s'en apercevoir.

Ils ont dit mille choses obligantes & de vous & de Monsieur Fermor.

Je suis dans une situation d'esprit singulière. Je sens de la joie , de l'inquiétude. J'ai des doutes , & je ne peux vaincre la timidité qui s'em-

pare de moi quand je songe que je vais voir Madame Rivers dans une heure.

Mais il faut que je m'habille. Je finirai ma lettre à mon retour.

A minuit.

Me voilà revenue , ma chere. Cette scène si redoutée n'a été pour moi qu'une scène de plaisirs & de satisfaction. Que je rendois peu de justice à Madame Rivers ! Elle m'a reçue comme une mere tendre qui revoit un de ses enfans perdu depuis long-temps. Elle m'a embrassée , m'a serrée contre son sein , ses larmes couloient en abondance ; elle m'appelloit sa fille , son autre Lucie. Elle m'a fait mille questions sur son fils. Elle a voulu sçavoir tout ce qui le regardoit , jusqu'aux choses les plus

minutieuses , quels étoient ses amusemens , s'il parloit souvent d'elle , s'il avoit aussi bon air , s'il étoit aussi beau que quand il avoit quitté l'Angleterre.

Je n'ai pu lui répondre qu'avec une sorte de difficulté , mais avec un plaisir qui animoit toute mon âme. Je ne crois pas avoir jamais paru avec autant d'avantage qu'aujourd'hui. Aussi ai-je fait tous mes efforts pour plaire. J'avois même pris un soin particulier de ma parure. Vous me connoissez trop pour en attribuer la cause à quelque principe de vanité. Ce n'étoit que pour justifier davantage le goût & la tendresse de mon Rivers. La vanité n'est pas ma passion ; si je suis vaine , c'est pour lui. Je ne recherche point l'admiration pour moi ; mais , comme l'objet de son amour , je voudrois être admirée de tout le monde. Je voudrois

primer sur tout mon sexe en tout ce qu'il a d'aimable ; je voudrois par ces avantages , prouver à tous les amis que je fais un sacrifice digne de lui , en leur faisant voir qu'il n'y a que lui seul qui puisse m'inspirer de la tendresse , que c'est pour lui seul que je respire.

Madame Rivers m'a sollicitée avec empressement de passer un mois avec elle. Mon cœur n'étoit que trop incliné à y consentir ; mais j'ai eu le courage de résister à mes desirs & à ses instances. Je partirai dans trois jours pour le Comté de Bercks. Je n'ai , cependant , pu me défendre d'une partie de plaisir à Richmond , que M. Temple a proposée uniquement pour moi.

La saison est fort avancée pour le départ des vaisseaux. Il y en a , cependant , encore un qui mettra demain à la voile pour Québec. Je vous

D'EMILIE MONTAGUE. 165
écrivrai encore dans quelques jours par
le Pacquebot.

Adieu , chere amie.

E. MONTAGUE.

Rivers ne doit pas tarder à arri-
ver. Jugez de mon impatience & de
mon inquiétude jusqu'à ce moment.





LETTRE CLXIII.

Le Colonel Rivers, à Sir G. Fermor.

A Douvres, ce 24 Juillet.

JE mets pied à terre, mon cher ami. Mon passage en lui-même a été très-agréable; mais les craintes que m'inspiroit Emilie l'ont rendu pénible. Le vent ne souffloit pas un peu plus fort qu'à l'ordinaire, que je ne tremblasse pour elle. Je me formois des dangers imaginaires que la raison ne pouvoit pas dissiper.

Nous avons eu, quoique le vent fût favorable, de grosses lames à la proue, presque pendant tout le voyage. C'étoit une marque certaine qu'il y avoit eu un gros temps avec le vent contraire. Je me figurois qu'E-

milie avoit été exposée à ces orages. J'étois agité d'une inquiétude inexprimable.

Mais quelle n'a point été ma peine, lorsqu'en entrant dans le canal Saint-Georges, j'ai apperçu un bateau vuide, & quelques débris flottans d'un naufrage! Je me suis aussi tôt persuadé que c'étoient ceux du vaisseau de mon Emilie. Mon sang s'est glacé, mon cœur s'est transi. J'ai, à peine, eu le courage, en abordant, de m'informer si elle étoit arrivée.

Je ne l'ai demandé qu'avec une voix tremblante. Avec quel transport de joie n'ai-je point appris que le vaisseau étoit heureusement arrivé, & que mon Emilie, que l'on m'a désignée, étoit parmi les passagers!

Je la verrai ce soir. Cet espoir me ranime... Je vous écris pendant qu'on me prépare une chaise. Ma lettre

prendra le détour de la nouvelle
Yorck.

Adieu.

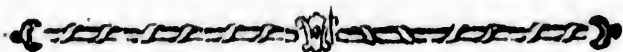
RIVERS.

J'écrirai à ma chere Bell aussi-tôt
que je serai arrivé à Londres.

La vue de l'Angleterre me réjouit.
Je regardois les côtes avec un trans-
port mêlé de respect. Mon ravisse-
ment n'étoit diminué que par mes
inquiétudes sur le sort de la plus
chere moitié de mon existence. Ma
chaise est prête , & rien ne peut , à-
présent , me retenir.



LETTRE



L E T T R E C L X I V .

*Le Colonel Rivers , à Miss Bell
Fermor.*

A Rochester, ce 24 Juillet:

JE suis forcé , ma chere Bell , d'interrompre ma course de Douvres à Londres pour laisser à un compagnon de voyage , que j'ai le temps de remettre ici , quelques lettres. C'est Monsieur D. Nous sommes partis ensemble du Canada. Il ne lui faut heureusement que dix minutes... Ce retard , quoique court , me chagrine. Mais puis-je laisser un étranger seul , sur la route , quoiqu'il me prive de moments précieux que j'aurois passés avec mon Emilie ?

J'en adoucis le désagrément en
Tome IV. H

vous écrivant. Emilie est arrivée en bonne santé. J'ai écrit ce matin à votre cher papa.

Mon cœur nage dans la joie. Mon compagnon de voyage est frappé jusqu'à l'étonnement de la beauté & des richesses de l'Angleterre, quoiqu'il n'ait encore traversé que le Comté de Kent. Je lui fais remarquer toutes les belles perspectives. Je suis si fier de ma patrie que mon âme en semble dilatée. Ces agréables émotions ont encore d'autres causes. Le temps est beau. Les troupeaux nombreux qui paissent sur les douces pentes des collines, la propreté des maisons & des gens de la campagne, l'air d'abondance, tout cela forme une scène qui ne peut que surprendre un homme qui n'a vu que les beautés sauvages de la nature.

Le Canada a des charmes ; mais ils sont d'une autre espèce.

Mon homme ne vient point : il faut apparamment qu'il s'arrête à chaque porte. On voit bien qu'il n'a point de maîtresse à voir à Londres, qu'il n'est pas attendu par la plus aimable des meres, ni par toute une famille qu'il aime autant que j'aime la mienne.

Il m'impaciente. Je vais ordonner qu'on lui prépare une chaise; je lui laisserai mon Domestique.

Le voilà ! adieu, chere Bell. On me dit qu'il y a ici un Monsieur qui va s'embarquer à Douvres pour la nouvelle Yorck. Je vais le prier de se charger de ma lettre. Adieu encore.

R I V E R S.



H ÿ



LETRE CLXV.

Sir John Temple, à Miss Fermor.

A Londres, ce 25 Juillet.

IL n'y a que moi seul ici, ma chere Bell, qui aye l'esprit assez libre pour vous dire que Rivers est arrivé hier au soir. Il fit arrêter sa chaise au bout de la rue & m'envoya chercher pour que je préparasse la mere à le voir, & ne lui point causer une surprise qui auroit pû trop agiter ses esprits.

Je revins. Je lui dis que je venois de voir un Monsieur qui l'avoit laissé à Douvres & qu'il alloit arriver. Il me suivit un demi-quart d'heure après,

Je ne suis pas assez bon Peintre pour vous décrire cette entrevue,

Qnoique préparée à le voir, nous eumes beaucoup de peine à empêcher sa mere de s'évanouir. Elle le ferra, avec transport, dans ses bras, essaya de parler; la voix lui manqua: ses larmes coulèrent le long de ses joues. Rivers n'étoit pas moins affecté dans une maniere différente. Je ne l'avois jamais vû si beau. La tendresse mâle, le respect filial, la joie vive qui étoient peints dans le plus agréable mélange sur tout son visage, lui donnoient un air charmant. Il cherchoit Emilie de tous côtés. On lui dit qu'elle étoit allée dans le Comté de Bercks: il parla de partir dès le soir même pour l'aller voir. Mais ma mere parut si mortifiée de son dessein qu'il se contenta de lui écrire pour lui faire part de la raison qui le forçoit à différer au lendemain. Nous y allons tous dans ma voiture, & nous espérons la ramener avec nous.

Vous aviez raison, ma chere Bell, de dire que le Ciel les avoit formés l'un pour l'autre. On n'a jamais vû deux esprits plus ressemblans. Il faut absolument trouver quelque moyen de les rendre heureux. Ils le seroient demain si Rivers le vouloit. Sa délicatesse s'y opposera, sans doute. Mais s'il étoit à ma place & que je fusse à la sienne, je n'hésiterois pas un moment à lui permettre de faire mon bonheur par le même moyen que je lui ai proposé.

Lucie m'envoye appeller. Adieu:

J. TEMPLE.



LETTRE CLXVI.

*Miss Emilie Montague , à Miss
Bell Fermor.*

A Londres , ce 29 Juillet.

JE suis , ma chere amie , la plus
heureuse de tous les êtres humains.
Rivers est arrivé & se porte bien. Je
l'aime , il m'aime , & sa famille me
chérit. Je le vois sans contrainte.
Chaque moment me persuade de
plus en plus de l'excès de son affec-
tion. Ses égards , ses soins , ses atten-
tions pour moi sont infinis. Ses yeux
me disent , sans cesse , que je lui suis
plus chere que la vie.

Je dois rester quelque-temps chez
son aimable sœur. Il est chez sa mere ;
mais nous sommes toujours ensemble.

H iv

ble. Nous irons la semaine prochaine à *Hill-Wood*. C'est la terre qu'a Monsieur Temple dans le Comté de Rutland. Ils n'étoient restés à Londres que pour y attendre Rivers. Leur Château n'est qu'à six miles de son bien de patrimoine & qu'il abandonna à sa mere avant son départ d'Angleterre. Elle veut qu'il le reprenne ; mais il le refuse absolument. Il veut qu'elle continue à tenir sa maison à Londres , & qu'elle soit indépendante & de lui & de sa sœur.

Sa tendresse pour elle ne peut qu'éloigner mes espérances d'être à lui : mais elle me le rend plus cher. Aurois-je cru que mon attachement pouvoit encore prendre de nouvelles forces ?

Ah ! si notre union ne s'accomplit pas , si nous sommes toujours forcés de vivre comme nous faisons actuellement , sa tendresse n'en fera

pas moins les délices de ma vie. Le voir, l'écouter, être son amie & la confidente de ses projets... Etre, sans cesse, témoin des sentimens de cette âme généreuse & sublime... Je ne céderois pas ce plaisir pour l'empire du monde.

Mes idées d'affection ne sont, sans doute, pas ordinaires : mais en sont-elles moins justes, moins dans la nature ?

Le vulgaire ne peut pas mieux juger des sentimens d'un cœur vraiment amoureux, qu'un homme privé de la vue ne juge des couleurs.

Les gens qui donnent tout aux sens, & ceux qui n'ont que de l'indifférence, ne verront dans mon affection qu'un sentiment romanesque. Qu'il est peu de cœurs susceptibles d'aimer ! Ils peuvent sentir de la passion, de l'estime ; ils en peuvent sentir le mélange, & c'est l'amour !

mieux imité. Mais connoissent-ils ce feu qui vivifie , cette tendresse animée qui nous jette dans l'oubli de nous-mêmes & nous transporte dans une autre sphère lorsque le bien-être , l'honneur & la félicité d'un objet que nous aimons y est intéressé?... Cette tendresse change dans cet objet chéri tout ce que nous désirons , tout ce que nous souhaitons dans ce monde... Il n'y a que lui seul.

Ah! mon cher Rivers, vous êtes tout pour moi. Je ne vis, je ne respire, je n'existe que pour vous. Soyez heureux & votre Emilie sera heureuse aussi!

Vous connoissez l'amour, chere Bell. Croyez-vous, sans cette circonstance, que je vous aurois écrit tout ce que je viens de vous dire? Les épanchemens d'un cœur tendre ne peuvent se verser que dans le sein d'une amie qui est affectée de la même sensibilité.

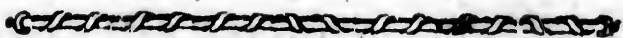
D'EMILIE MONTAGUE. 179

Mais avez-vous, dites-moi, cessé de faire languir Fitzgerald ? Il vous mérito, & vous ne pouvez trop le convaincre de votre affection. Vous badinez quelquefois trop cruellement avec la tendresse... Peut-on tourmenter un cœur qui nous adore?... Sçavez-vous que c'est beaucoup risquer ?

Adieu.

E. MONTAGUE.





LETTRE CLXVII.

*Le Colonel Rivers , à Sir G.
Fermor.*

A Londres , ce premier Août.

LE Comte , cher ami , n'étoit pas à Londres & je suis allé à sa maison de campagne de Richemont pour lui porter votre lettre.

Quelles obligations ne vous ai-je pas de me l'avoir fait connoître ! J'ai passé presque tout le jour avec lui , & je n'ai jamais été plus agréablement entretenu.

Sa politesse , ses connoissances du monde , son sçavoir , font oublier son âge. Il est avec cela d'une vivacité surprenante.

Que d'esprit , que de feu dans sa

conversation ! Je me suis à-peine cru plus jeune que lui. Quel homme à vingt-cinq ans !

Il m'a prié de vous dire qu'il employeroit tout son crédit pour Fitzgerald, & qu'il souhaitoit que vous revinssiez le plus promptement possible en Angleterre. Je ne le désire sûrement pas avec moins de vivacité que lui.

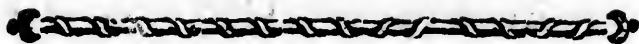
Adieu, Monsieur. Nous allons partir dans un moment pour Hill-wood. Temple veut nous donner une fête chez lui. C'est même une fête que d'aller seulement voir cette maison de campagne qui est charmante.

RIVERS.



18
20
22
25

10
11



LETTRE CLXVIII.

*Le Colonel Rivers, à Miss Bell
Fermor.*

A Hill-wood, ce 4 Août.

VOyez-moi, chere Bell, dans une campagne délicieuse, au milieu de quatre personnes que j'aime au-delà de toute expression, & jugez du plaisir dont je jouis. Les attentions de Temple, son amitié, celle de ma mere, l'envie de plaire que ma sœur décele par toutes ses actions, tout cela me ravit. Il semble que leurs cœurs se soient accordés pour prévenir tous mes souhaits; mais quelle douceur de voir à chaque moment mon Emilie, de la voir adorée de toute ma famille, de la voir sans contrainte, de respirer le même air

D'EMILIE MONTAGUE. 183
qu'elle, d'habiter sous le même toit !
Que je suis loin, cependant d'être
heureux !

Hélas ! nous perdons le bonheur
présent dans la poursuite d'un bon-
heur plus grand. J'aspire avec l'im-
patience la plus vive au moment où
Emilie sera entièrement à moi ; &
les difficultés qui s'élèvent de tous
côtés, répandent une amertume in-
supportable sur des instans qui, sans
cela, seroient remplis d'agrémens.

Ma fortune est si bornée pour ce
pays de luxe, qu'il m'est impossible
de donner à mon Emilie un état aussi
brillant que je le desire. Cela me
cause une peine que ma raison ne
peut surmonter.

Je ne puis, cependant, vivre sans
elle. Je me flatte aussi que notre
union est nécessaire à sa tranquillité
& à son bonheur... Mais n'est-ce pas
l'exposer par-là à des embarras, à des
chagrins que je dois lui éviter ? Elle

est prête à les risquer : sa tendresse lui fera fermer les yeux sur tout. Mon cœur se soulève à la seule idée du moindre désagrément qu'elle pourroit essuyer.

Je n'ai à ma disposition que ma demi-paie & quatre mille livres sterlings. (a) J'ai toujours été répandu dans la meilleure compagnie ; mes liaisons étoient plus analogues à ma naissance qu'à ma fortune ; & je condamnerois Emilie à passer ses jours dans un cercle étroit, d'où les plaisirs seroient presque toujours écartés !

Ma mere me presse de reprendre mon patrimoine & ne desire autre chose que de vivre alternativement avec ses enfans : mais je m'y oppose absolument. Je ne souffrirai jamais qu'elle n'ait pas sa maison & qu'elle change de situation.

(a) Environ 20000 liv. qui donnent en Angleterre à-peu-près 3000 liv. de rente de notre monnoye.

Temple me sollicite d'un autre côté pour me faire accepter une partie de sa fortune... Il va jusqu'à m'en faire faire des instances par ma sœur. Mais j'aime trop l'indépendance pour me rendre, sur ce point, à leurs desirs.

J'ai déjà formé mille projets qui ont échoué. J'irai demain avec ma mere à notre petite terre. C'est une partie particuliere dont personne n'est instruit : nous y discuterons toutes nos petites affaires.

Je suis dans une confusion, dans un trouble inexprimable. Il faut, pourtant, se décider. Emilie, dans les termes où nous en sommes, ne peut pas rester long-temps avec ma sœur, & je ne puis, cependant, me passer de la voir.

Je n'ai jamais eu la moindre curiosité de connoître sa fortune. Je n'ai voulu avoir d'elle qu'elle-même... Son

bien n'est sans doute que fort peu de chose... Deux mille livres sterling, peut-être.

Il est sûr que nous pouvons vivre de peu : mais il faut vivre honnêtement. Elle a refusé pour moi des équipages... Souffrirois-je qu'elle fit des visites à pied ? Il faut, au moins, que je lui donne une simple voiture.

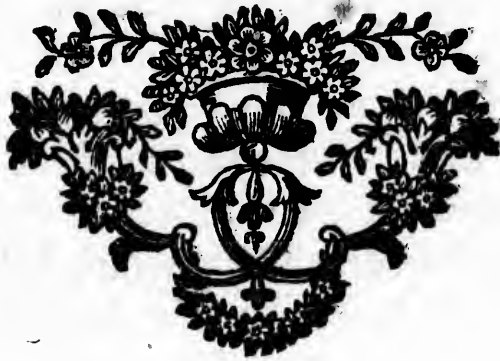
Que ne puis-je engager ma mère à passer avec nous au Canada ? Je concilierois alors ce qu'exigent mon devoir & mon bonheur ; & cela me paroît actuellement incomparable.

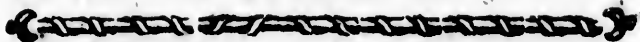
Emilie paroît parfaitement heureuse. Il semble, à ne pas regarder plus loin que notre situation présente, qu'elle se contente d'être mon amie, sans songer à une union plus intime... Je vous l'avoue, ma chère Bell, je me sens quelquefois piqué de cette tran-

D'EMILIE MONTAGUE. 187
quilité : elle a l'air de l'indifférence.
Eh ! pourquoi son impatience n'é-
gale-t-elle pas la mienne ?

Mais, adieu. Où en êtes-vous avec
Fitzgérald ?

RIVERS.





LETTRE CLXIX.

*Le Colonel Rivers, à Miss Bell
Fermor.*

A Hill-wood, ce 6 Août.

MA mère & moi, ma chère Bell, avons promené nos yeux sur notre petite terre.

Je ne puis vous exprimer ce que j'ai senti en revoyant des lieux qui m'étoient si chers & que je n'avois point vus depuis long-temps. Je courois précipitamment de chambre en chambre, je traversois le jardin dans un instant, mes yeux dévorotent tous les objets. Un arbre, un buisson, produisoient en moi une idée flatteuse, agréable. Enfin, pour me servir d'une des expressions enchanteresses de

Trompson, ces charmantes scènes du bonheur & des plaisirs de l'enfance, faisoient faire à mon cœur mille battemens plus tendres les uns que les autres. Ce ravissement étoit augmenté par la présence de ma mere.

La maison est agréable & spacieuse. Je voudrois bien que ce qui en dépend y fût proportionné. Elle annonce une grande terre.

Elle est meublée de maniere que ma mere s'y trouveroit commodément logée avec nous. Il est vrai que les meubles sont un peu passés de mode : mais cela ne feroit rien à Emilie. Ce n'est pas l'élégance d'un ameublement qui dirige sa tendresse pour moi. L'amour fait aisément disparaître toute vanité. Je suis sûr qu'elle se contenteroit de la maison, & ce n'est pas-là ce qui m'inquiète. Mais de quoi vivrons nous ? voilà le

point essentiel ? De vrais Amans, autrefois, s'embarassoient fort peu de cette circonstance. L'amour leur tenoit lieu de tout : mais l'amour qui fait diette, est triste & languissant. Ma mere, qui conçoit cela tout aussi bien que moi, m'a proposé un échange qui est bien digne d'elle. Elle me rendra la terre & prendra ma demi-paie. Elle dit qu'avec cela & les deux cens livres sterlings de rente, qu'elle a de son côté, elle soutiendra à merveilles sa maison à Londres. Cette proposition me plaît; & si nous voyons Temple & moi que ma mere puisse, en effet, se soutenir avec cela, je l'accepterai. Je tâche de me persuader que j'obligerai par-là cette bonne mere en lui fournissant l'occasion d'être généreuse & de faire mon bonheur... Le courage m'est revenu depuis qu'elle a eu cette idée.

J'ai déjà fait mille projets pour améliorer mon bien. J'ai creusé de nouveaux lits aux ruisseaux... De nouveaux bosquets s'élèvent pour former d'agréables ombrages... Je m'y promène avec mon Emilie. Ces gazons parsemés de fleurs l'invitent à s'asseoir ; je me place à côté d'elle...

La situation de la maison est charmante, & malgré ma passion pour la grandeur & la variété de votre Amérique sauvage, je commence à reprendre du goût pour les charmes de ma patrie.

Je n'ai point de cascade de Montmorency, point de ces scènes étonnantes & magnifiques, dont les Habitans du Canada peuvent se vanter. mais ont-ils ces campagnes aimables & riantes, ces prairies émaillées de fleurs, ces champs de bled ondoyans,

où le vent se joue, ces jardins enchanteurs, ces arts élégans qui adoucissent les incommodités de la vie, qui ornent, qui embellissent tout ce qui nous entoure? La seule Agriculture nous offre ici des richesses & des beautés qui leur sont inconnues.

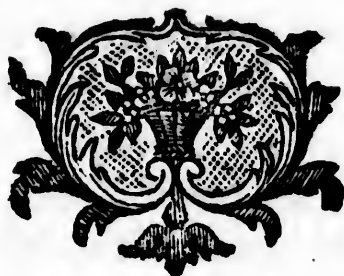
Enfin, ma chere Bell, je commence à me flatter que je posséderai bientôt mon Emilie sans avoir le chagrin de la réduire à un état de gêne. Nous pourrons vivre décemment dans cette retraite. Et la vie retirée n'a-t-elle pas mille charmes lorsque l'on s'aime?

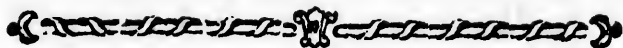
Nous aurons environ quatre cens livres sterlings de rente. Malheur à ceux qui, voguant dans le grand monde, ne peuvent pas s'imaginer qu'un Gentilhomme puisse vivre sans s'avilir avec ce revenu! Le temps pourra augmenter notre petite fortune.

D'EMILIE MONTAGUE. 193
tune. Je suis d'un âge à pouvoir l'espérer.

Adieu. Tous ceux qui habitent en ce moment Hill-wood, sont vos amis & vous souhaitent tout le bonheur que vous méritez.

RIVERS.





LETTRE CLXX.

*Madame Fitzgerald, à Madame
Temple.*

A Sillery, ce 6 Août;

MOn pere, ma chere Lucie, a reçu son Congé & celui de Fitzgerald quinze jours plutôt qu'il ne l'espéroit. Nous n'en avons plus que cinq ou six à rester dans le Canada.

Mon idée de revoir l'Angleterre & mes amis me réjouit infiniment. Je vous avoue, cependant, que j'ai quelque peine à quitter toutes les scènes des plaisirs que j'ai goûtés ici. Le murmure de ces ruisseaux dont les bords servoient si souvent de siège à Emilie & à moi, leur fraîcheur dé-

licieuse, ces bois ombragés où je me promenois si souvent avec mes amis, me causent un regret que je ne peux définir. Je me sens attachée à ces lieux enchanteurs qui annoncent la main puissante & inimitable de celui qui les a formés... Je voudrois emporter en Angleterre ce séjour de Fées.

Je ne passe dans aucun endroit que je ne soupire. Tous ces objets, quoiqu'inanimés, m'inspirent de la tendresse...

Il faut absolument que j'aie fait mes adieux aux charmantes Nayades de Montmorency... A ce soir.

A 11 heures.

Nous revenons de l'assemblée du Gouverneur. J'y ai été annoncée sous le nom de Madame Fitzgérald, &

quelle mortification pour deux ou trois *petites chattes* qui avoient jetté les yeux sur lui, & décidé, avec beaucoup de pénétration, qu'il avoit trop de bon sens pour épouser une fille aussi volage & aussi coquette que moi ! J'ai joui de tout leur dépit.

J'ai, cependant, eû malgré moi, un air grave & sérieux pendant tout le temps que nous avons resté à l'assemblée. Je me suis, en vain, efforcée de prendre de la gaieté. L'idée que c'étoit peut-être, pour la dernière fois que j'y paroissois m'a rendue pensive. J'ai senti du chagrin de quitter des personnes qui me sont même indifférentes.

Il est singulier que l'on s'affecte ainsi de la perte d'objets qui ne nous ont jamais inspiré d'affection particulière.

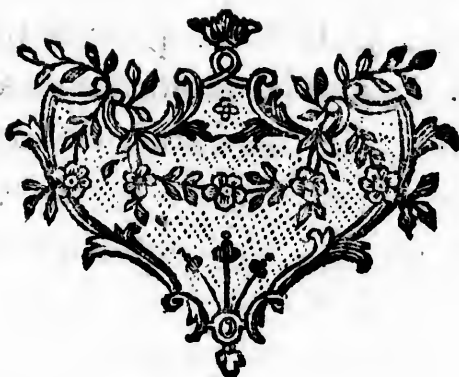
Je dois aller demain dire adieu aux Ursulines. J'y porterai, sans doute, cette mélancolie. Je me chagrinerai de les voir pour la dernière fois.

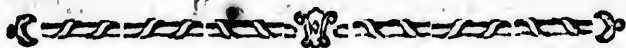
Je m'occupe tout le jour à aller tantôt chez un Payſan du voiſinage, tantôt chez l'autre. J'aime ces bonnes gens, & ils m'aiment tous. Je leur parle de leurs Fermes, je leur ſouhaite de la proſpérité, je les encourage, je fais des préſens à leurs enfans, j'excite les femmes à en avoir bien ſoin, je ſuis l'idole de tout le Canton, à une lieue à la ronde, & je ne ſors pas d'un endroit que je n'entende dire que je ſuis la femme du monde la plus aimable & la plus généreufe... On ajoute pour refrain : c'eſt bien dommage qu'une auffi bonne âme ſoit damnée.

Adieu. Mes deux amis doivent

être arrivés ; dites leur mille choses de ma part. Madame Melmoth vient de m'envoyer un gros paquet de lettres pour Emilie. Je le porterai moi-même.

B. F. FITZGERALD.





LETTRE CLXXI.

*Madame Fitzgérald , à Madame
Temple.*

A Sillery , ce 7 Août.

JE reviens des Ursulines. Quels regrets ne m'ont-elles pas exprimé ! Elles vont faire des prieres pour que je fasse un heureux voyage. Si je pouvois , par reconnoissance , les emmener avec moi ! Il y en a une qu'on appelle ma Religieuse , parce que je lui ai vû prendre le Voile... Elle est venue. Elle a répandu une larme d'amertume lorsque je me suis séparée d'elle : ses beaux yeux exprimoient une sensibilité dont j'ai été vivement affectée.

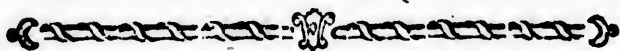
Je n'ai pas été moins touchée des adieux de leur dernière Supérieure

qui est Angloise & qui m'aimoit beaucoup.

Il n'est point de plaisir qui égale celui d'être aimé. Je ne croyois pas qu'on eût pour moi tant d'attachement au Canada. Je le regrette. Personne, peut-être, ne m'aimera en Angleterre. Je compte pourtant sur vous, mes chers & bons amis; je compte sur Fitzgérald; & quel sort plus heureux que le mien, si cet espoir a de la réalité!

Nous n'avons plus que peu de jours à rester ici. Il y a, pourtant, un vaisseau qui partira avant le nôtre & je vous écrirai le jour précis de notre départ.

B. F. FITZGERALD.



L E T T R E C L X X I I .

*Madame Fitzgerald , à Madame
Temple*

A Sillery , ce 11 Août.

Nous nous embarquerons après demain , ma chere ; & si le vent ne cesse d'être favorable , j'aurai le plaisir de vous voir avant la mi-Septembre.

J'arrive en ce moment de Montmorency. Je viens de rendre mes derniers hommages aux Divinités tutélaires de ce lieu de délices.

Il n'y avoit que Fitzgerald avec moi. Nous avons visité toutes les Grottes qui sont sur les bords de cette riviere enchantée. Nous avons

baillé les fleurs. Un Autel votif à l'honneur de la Déesse de la Riviere, s'est élevé dans nos cœurs ; nous avons versé une libation de vin sur la petite Isle... Enfin, nous avons renouvelé toutes les cérémonies que de bons Payens auroient observées en pareille occasion.

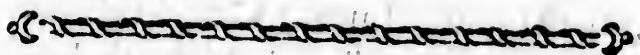
Nous avons dîné tête à tête sur les bords d'un petit canal... Ce n'est que le déclin du jour qui a pu nous forcer à revenir. Le soleil couchant, l'idée de voir ce lieu charmant pour la dernière fois, nous a plongés dans une mélancolie solennelle, qui sembloit augmenter le bruit des torrens qui se précipitent du haut des rochers & répandre, sur les forêts, une horreur plus sombre & plus ténébreuse qu'à l'ordinaire.

J'ai mille choses à faire & n'ai que des momens. Adieu. Mais, qui

D'EMILIE MONTAGUE. 203
vois-je arriver?... Juste Ciel!... Le
croirez-vous, Lucie? C'est Madame
Desroches, & elle vient de si loin
pour me dire adieu!

B. F. FITZGERALD.





LETTRE CLXXIII.

*Madame Fitzgerald , à Madame
Temple.*

A. Sillery , ce 12 Août.

IL est midi & nous nous embarquons à une heure. Madame Desroches descend avec nous le fleuve jusqu'à ses Habitations, d'où une chaloupe viendra la prendre. Elle m'a fait présent d'une belle paire de bracelets. Elle envoie un très-beau nœud d'épée à Rivers, & je suis chargée de prier Emilie d'accepter de sa part une magnifique croix de diamans.

Je suis sûre qu'elle ne seroit pas

fâchée que nous l'enlevassions pour la mener en Angleterre. J'ai la plus grande envie de lui jouer ce tour. Quel dommage qu'une femme aussi aimable soit cachée toute sa vie dans les bois du Canada ! Nous la convertirions. Un petit écart des Règles dans les principes de sa Religion, seroit-il donc un si grand crime ?

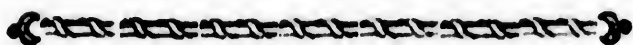
En vérité, votre frere seroit un Missionnaire admirable à jeter dans un troupeau de femmes incrédules. Il leur persuaderoit tout ce qu'il voudroit.

Adieu. Je vous envoie cette lettre par un petit bâtiment dont le Capitaine prétend arriver plutôt que nous. Je ne songe déjà plus à enlever Madame Desroches... Que sçai-je ? Il n'auroit qu'à prendre fantaisie à Fitzgérald de préférer le tendre au

206 H I S T O I R E
vif... Elle me l'enleveroit à son tour.
Il y a quelque chose de si séduisant
dans ses yeux !...

B. F. FITZGERALD.





LETTRE CLXXIV.

*Madame Fitzgerald , à Madame
Temple.*

A Kamaraskas , le 14 Août.

JE ne sçavois pas que Madame Desroches avoit fait un pacte avec le Capitaine de notre vaisseau pour qu'il s'arrêtât , au moins , un jour entier à la hauteur de ses Habitations. Il a fallu prendre terre & aller chez elle. Elle nous a reçus avec des transports de joie , mêlés pourtant d'une impression de chagrin de nous voir partir. Il y avoit à bord une Dame Françoisé que je ne connoissois pas , & dont le ton & les manieres nous promettent une compagnie agréable. Elle l'a aussi priée de venir. Cette Dame nous avoit amusés dès le pre-

mier jour. Elle avoit jetté dans le fleuve la moitié de ses petits bijoux pour obtenir un vent favorable, & promis des offrandes à Saint Joseph, Patron du Canada, si nous arrivions promptement en Angleterre : moi, j'en aurois promis à Saint Nicolas qui, dit-on, marie les filles, si j'aurois eu besoin de son secours. La coutume qu'elle a observée est fort ancienne, & j'aurois pû lui citer une autorité classique... Mon cher Horace, mourant de peur dans un voyage qu'il faisoit sur mer, dévoua ses habits, trempés d'eau, au fier Dieu de l'Onde.

Le moment de nous séparer de Madame Desroches n'est pas éloigné. C'est avec une vraie peine que je la quitte ; & le chagrin de nous voir partir me flatteroit bien plus, si je ne sçavois pas que le souvenir de votre frere y a la plus grande part.

Voilà cinq ou six lettres qu'elle lui écrit depuis que nous sommes chez elle, mais elle les a toutes déchirées : elles étoient apparemment trop tendres ; elle s'en est tenue, à la fin, à lui écrire un petit billet pour le remercier de ses offres de services en Angleterre, & je vois qu'elle est charmée de le lui avoir écrit, tel froid & indifférent qu'il soit. Il suffit qu'il soit à son adresse ; qu'il le reçoive & qu'il le lise. Elle m'a demandé s'il n'y avoit pas d'indiscrétion à lui écrire, & s'il n'étoit pas plus à propos qu'elle s'adressât à Emilie. J'ai souri de sa simplicité ; elle a baissé les yeux & m'a donné le billet en rougissant.

En vérité, elle ressemble plutôt à une jeune fille Angloise qui aime pour la première fois, qu'à une veuve Françoisé, dont la douleur passagere a fait place à la gaieté & à l'enjouement.

Mais quand le cœur est touché, il faut apparament que les sensations soient les mêmes dans toutes sortes de pays. Les femmes, en France, sont en général plus vives & moins portées que les Angloises aux inclinations mélancoliques & romanesques, & nous sommes surprises quand nous en voyons quelques-unes qui sont affectées de cette sensibilité timide & craintive qui est communément notre partage...

Madame Desroches me fait bien voir qu'il ne faut pas juger de chaque objet particulier par le général. Il me semble que nous avons changé toutes deux de pays par rapport à l'amour.. Y ai-je perdu ? Oui, si je prends Emilie pour arbitre : Mais Lucie qui joint, comme moi, le sentiment à la gaieté & à la vivacité, voudra que j'arbore cette devise : *je suis Française.*

Mais le Capitaine a déployé ses

voiles ; sa chaloupe est à bord. Madame Desroches fond en larmes.

Adieu , chere & sensible amie , adieu... Je l'embrasse. Je suis touchée jusqu'au fond du cœur ; c'est pour la dernière fois , peut-être , que je la vois ; & cette séparation lui est encore plus sensible qu'à moi , sans doute. En perdant l'amie qui lui restoit , elle croit perdre son Rivers pour toujours...

Je vais donc jeter mes derniers regards sur les beautés sauvages que j'abandonne.

Adieu , Canada. Divine Contrée ; doux séjour , asyle enchanté des Nymphes des Eaux & des Bois : adieu ! Je ne cesserai jamais de me souvenir avec délices des heureux momens que j'ai passés ici.

Que le Ciel vous conserve , chere Lucie , & qu'il soit propice à des

amis dont le plus doux plaisir sera de vous embrasser!

B. F. FITZGERALD.

Madame Desroches va envoyer un exprès à Québec , porter cette lettre pour la faire partir par le premier vaisseau. Je ne vous l'ai écrite que pour que vous ayiez une plus grande variété de hazards pour recevoir de nos nouvelles.





LETTRE CLXXV.

*Madame Fitzgerald, à Miss Emilie
Montague.*

A l'Île de Bic, ce 16 Août.

NE m'avez aucune obligation de cette lettre, ma chere Emilie. Je ne sçais que faire ici, & je vous écris plus pour mon amusement que pour le vôtre.

Nous avons à bord quelques Dames Françoises; mais elles ne ressemblent pas à Madame Desfroches. Il y en a une pourtant dont la compagnie n'est pas tout-à-fait sans agrément; les autres m'ennuyent, & celle-là un peu.

Le vent est contraire & nous avons été obligés de jeter l'ancre à l'abri de

cette Isle. Fitzgérald propose au Capitaine de nous laisser aller dîner à terre... Il y consent. Le rivage a d'ici un air charmant.

A 7 heures du soir.

Nous venons de remonter dans le vaisseau après avoir passé dans l'Isle un jour délicieux.

Nous avons dîné sur le gazon, près du rivage & le long d'un bois, dont les arbres s'élèvent les uns au-dessus des autres dans une aimable confusion qui nous a rappelé les charmans ombrages de Sillery.

Nous nous sommes promenés après-dîner : nous avons cueilli des framboises dans le bois. En rodant, nous nous sommes trouvés dans une belle avenue qui perce le bois dans toute la largeur de l'Isle, & que des Matelots ont formée lorsqu'il y avoit ici des vaisseaux de guerre à l'ancre.

Du milieu de cette avenue, où le terrain est un peu élevé, nous avons eu le plaisir de voir l'un & l'autre rivage. La perspective est d'une majesté sauvage. De quelque côté qu'on tourne la vue, excepté le midi, le fleuve se présente à vos regards. Le vent léger qui excitoit sur l'eau un petit frémissement, le vaisseau orné de ses flammes & de ses banderoles, quelques maisons éparées qu'on appercevoit dans l'éloignement, à travers les arbres, rendoit ce point de vue délicieux.

Je voudrois élever une maison sur cette Isle. C'est dommage qu'elle soit déserte. Je voudrois être Reine de Bic.

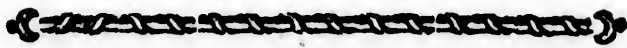
Fitzgérald a gravé mon nom sur l'écorce d'un arbre au bord du rivage; & l'on dira que les maris ne sont pas galans?... mais, peut-être, n'a-t-il voulu que prendre possession de

116 H I S T O I R E
l'Isle en mon nom. Adieu. Le Capi-
taine qui s'ennuie demande si nous ne
voulons pas jouer un Piquet à Ecrire
avec lui.

B. F. FITZGERALD.



LETTRE



LETTRE CLXXVI.

*Madame Fitzgerald, à Miss Emilie
Montague.*

Ce 18 Août.

JE crois que je n'ai jamais vu d'aussi beau jour. Nous pêchons sous les Isles de la Madelaine. Le calme est parfait. La surface de la mer est presque unie. Le soleil fait jouer ses rayons dans ses petites inégalités, & les poissons bondissent sur la surface de l'eau. L'Isle, qui est à une certaine distance, offre un point de vue agréable; le spectacle est charmant.

Il y a une maison dans l'Isle, & elle me paroît si joliment située que j'ai perdu toute envie de m'établir au Bic. Je voudrois descendre pour aller

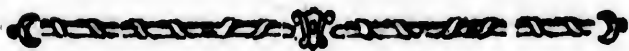
218 HISTOIRE

chercher du lait à la maison : mais le côté de l'île n'est, malheureusement, pas abordable. Il semble défendu par un mur régulier de rochers...

Adieu. Le vent s'élève & la pêche est finie. Voilà un jour passé bien agréablement. Je crains ceux qui vont suivre. Je me sens saisie d'une horreur secrète, quand je songe que nous allons perdre la terre de vue, & que nous allons nous élancer dans le vaste bassin de l'Océan Atlantique.

A. F. FITZGERALD.





LETTRE CLXXVII.

*Madame Fitzgerald , à Madame
Temple.*

Sur Mer , ce 26 Août.

UN vaisseau qui fait voile de la nouvelle Yorck à Londres a rencontre le nôtre ce matin , & tous deux se trouvent actuellement dans un calme. Le Capitaine a passé sur notre bord. J'ai pensé qu'il pourroit , peut-être , arriver avant nous en Angleterre , & Fitzgerald, pour me laisser le temps de vous écrire & le charger de ma lettre , lui a offert une bouteille de vin de Madère.

Ce que j'ai de plus intéressant à vous mander , ma Lucie , c'est que nous nous portons bien & que nous

comptons avoir bientôt le plaisir de vous voir. Il y a déjà quelques jours que nous avons absolument perdu la terre de vue, & depuis ce moment je n'ai pas eu le courage de faire la moindre chose. Je ne sçais comment j'ai la force de vous écrire. Voici deux lettres pour Emilie; mais je voyois le continent, je voyois des Isles quand je les ai écrites.

On jouit d'un plaisir inexprimable lorsqu'on rencontre un vaisseau en pleine mer; on croit renouveler connoissance avec le genre humain, & il n'y a, peut-être, point d'occasion où l'on s'apperçoit plus de l'inconstance de notre espèce. Ennuyés déjà de la compagnie que nous avons sur notre bord, nous nous sommes imaginés, dès l'instant que nous avons vû l'autre vaisseau, que nous y en trouverions une qui seroit plus agréable.

Cette idée m'a frappée si fort, que

si j'avois pu persuader à mon pere & à Fitzgérald de changer de navire , nous aurions continué notre voyage sur celui de la nouvelle Yorck. La même idée m'est, quelquefois, venue sur terre en voyant passer un autre carrosse à côté du mien.

Nous avons essuyé ces jours-ci des temps capables d'effrayer les gens les plus habitués à la mer. Je ne conçois pas qu'il y ait des hommes & surtout des hommes riches qui exercent cette profession. Il faut être dominé par l'amour le plus excessif du gain pour embrasser un genre de vie où l'on est exposé à tant de périls, de peines & de miseres. Comment peut-on ainsi renoncer à tous les charmes de la nature & de l'art, à tous les plaisirs de la société ? Il faut amasser du bien... Avars insatiables ! à quoi vous sert-il ? La profession que vous exercez ne vous empêche-t-elle pas

d'en jouir ? n'êtes-vous pas séparés de tout le genre humain ?

La gloire même, la gloire, ce puissant aiguillon des âmes nobles & élevées, ne peut pas récompenser des peines d'une vie passée sur mer.

Pour moi, si j'étois homme, je préférerois aux honneurs du grand Amiral d'Angleterre le sort d'un pauvre Payſan qui, au penchant d'une colline, auroit, avec du pain, une retraite rustique, ornée d'un petit jardin & de quelques roſiers.

La variété des périls n'est pas la seule chose qui doit faire dérester la mer. Le temps qu'on y passe est partagé par une suspension totale de l'existence des voyageurs & par le comble de la misère.

Cet élément ne devrait être fait que pour les hommes proscrits.

Quand on n'y effuyeroit point d'autres peines que d'être renfermés

pendant des semaines, des mois entiers dans une prison, toujours agitée, avec la même compagnie, c'en seroit assez pour plonger dans l'ennui le Stoïcien le plus insensible.

Je déteste la mer.

Vous n'avons d'autre amusement que de jouer aux cartes, & je déteste le jeu.

Jugez de ma situation!

Que ne donnerois-je pas à celui qui viendrait me dire qu'il voit même de loin les collines blanches de l'Angleterre!...

Adieu. Je crains que l'ennui ne me fasse mourir avant d'arriver.

B. F. FITZGERALD.





L E T T R E CLXXVIII.

*Madame Fitzgérald , à Madame
Temple.*

A Douvres , ce 8 Septembre.

ENfin , ma chere , je viens de mettre le pied sur l'élément sec. Nous serons à Londres après-demain. Ce petit retard vient de ce que mon pere veut présenter Fitzgérald à un de nos parens , qui demeure à quelques miles de Canterbury , & nous serons obligés d'y rester un jour.

Je ne puis vous exprimer ma joie d'être arrivée.

Je me suis déjà informé si l'on avoit vu ici votre frere & mon Emilie : nous étions partis trop tôt de Québec pour avoir de leurs nouvelles.

Adieu. Etes-vous à Londres ? No-

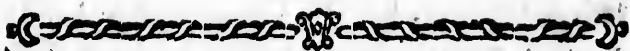
tre intention est de vous voir en arrivant : mon impatience ne pourroit soutenir deux minutes de retard. Si par hazard vous étiez à la campagne, mandez-le-moi sur le champ. Adressez votre lettre à l'Agent de la Colonie.

Où pourrai-je trouver Emilie? Est-ce encore sous ce nom qu'il faut que je la demande? Que de choses dont je voudrois déjà être instruite!

Adieu, chere Lucie.

B. F. FITZGERALD.





L E T T R E CLXXIX.

*Madame Temple , à Madame Fitz-
gérald.*

A Hill-wood , ce 11.

NOUS sommes à la campagne ;
chere Bell. J'y reçois votre lettre à
l'instant.

Je ne vous dis point quel plaisir la
nouvelle de votre arrivée nous a causé
à tous.

Nos Argonautes ont donc , enfin ,
achevé de débarquer tous leurs trésors
plus précieux !

Vous présumez bien que nous
étions forts inquiets d'amis qui nous
sont aussi chers.

Le Marchand le plus avide crai-
gnoit moins pour son or & pour ses
épiceries.

Ce qui augmentoit nos allarmes, c'est que nous avions appris que vous étiez balottés par des vents contraires.

Mais Dieu soit loué! vous voilà arrivés. Il faut désormais que les plaisirs fassent oublier les peines passées.

Vous pouvez renouveler votre petite *cotterie*. Vous pourrez même y joindre les amis que vous aviez laissés ici. Vous sçavez qu'ils vous aiment bien sincèrement.

Emilie n'est encore connue dans le monde que sous ce nom-là. Elle est actuellement occupée chez sa parente du Comté de Berks, à régler quelques petites affaires. Nous voudrions déjà qu'elle les eût terminées. Son mariage avec mon frere ne paroît plus avoir d'obstacles.

Je vous gronderai. Vous m'avez envoyé là une petite personne qui me donne de la jalousie. Elle est de

venue ma rivale dans l'esprit de ma mere, & elle m'éclipse par-tout ailleurs. Je lui ai envoyé un exprès pour lui faire part de votre arrivée.

Nous ne pouvons retourner à Londres que la semaine prochaine : mais notre maison ne vous en est pas moins ouverte. J'écris de vous y arranger sur le champ deux appartemens. Vous y trouverez des domestiques à vos ordres, une toilette, une cuisine, & vous vous brouilleriez avec nous pour l'éternité, si vous n'acceptiez pas tout cela. Songez-y bien. Nous n'irons à Londres la semaine prochaine que pour vous voir & vous engager à venir passer quelques mois avec nous à la campagne.

Rivers est depuis quelques jours à sa petite terre pour y préparer la réception d'Emilie. Il fait arranger son appartement d'une maniere agréable. Je ne connois personne qui sçache

mieux accorder que lui la simplicité & l'élégance. On cache tout cela à Emilie ; on veut la surprendre. Son cabinet de toilette , sa bibliothèque , qui est à côté , sont charmans , & cela ne coûte qu'une bagatelle.

Il n'y a que moi qui sois dans son secret. Il vint me chercher hier pour voir tous les arrangemens. Je n'ai rien vu d'aussi gai , d'aussi riant que l'appartement qu'il destine à sa Déesse. Il croit pour le moins que c'est une Flore : elle sera au milieu des fleurs. Il n'a rien négligé de tout ce qui peut lui plaire.

Il se ruinerait si tout cela étoit coûteux.

Il lui a commandé une très-jolie voiture , & c'est aussi un secret. Elle avoit calculé qu'il ne leur étoit pas possible d'en avoir une , & elle n'en vouloit point.

Mais l'amour sçait se faire une

arithmétique particulière, & Rivers, qui y est fort versé, a trouvé qu'il pourroit très-bien soutenir la voiture.

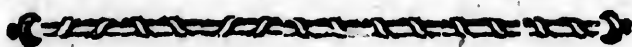
Ils auront à-peu-près cinq cens livres sterlings de revenu. Ce n'est pas beaucoup; mais ils sont sages & ils en auront assez...

Mon frere, à qui j'ai envoyé sur le champ votre lettre, vous fait à tous mille complimens. Il écrira demain à Monsieur Fitzgérald, & c'est chez nous qu'il lui adressera sa lettre. Ainsi, vous voyez très-bien qu'il faut que vous y soyez pour la recevoir.

Adieu, chere Bell.

LUCIE RIVERS TEMPLE.





LETTRE CLXXX.

Le Colonel Rivers, à M. Fitzgerald.

A Bellfield, ce 13 Septembre.

REcevez, cher ami, mes félicitations sur votre arrivée & sur votre mariage.

Vous m'avez devancé sur ce dernier point. Je vous aime trop pour vous envier votre bonheur.

Le mien approche. Emilie ne l'a suspendu que pour nous donner le temps à tous deux de régler quelques petites affaires de famille, & j'espère qu'elles seront toutes terminées dans la semaine prochaine.

Elle a demandé, en attendant, cet heureux moment à se séparer de nous pour se retirer chez sa parente. Quel-

que peine que son absence dût me causer, je n'ai pu m'empêcher d'approuver sa délicatesse.

Ma mère a absolument voulu me rendre mon bien. Elle s'est contentée de recevoir ma demi-paie en échange. Elle y perd beaucoup : mais en exigeant de moi que j'acceptasse sa proposition, elle me dit qu'elle gaignoit tant à me rendre heureux que je ne pus lui refuser cette satisfaction.

Je me donnerai des soins pour augmenter mon revenu. J'ai quelques baux expirés. Je ferai valoir par moi-même les terres qui en dépendoient. Les profits que feroient mes Fermiers me donneront de quoi soutenir une voiture.

Je m'attends dans cette tâche à des secours de la part d'Emilie. Elle voudra sûrement avoir soin du jardin & de la laiterie. Elle aime beaucoup,

D'EMILIE MONTAGUE. 233
les fleurs. Je suis charmé qu'elle ait
ce goût ; il lui procurera une source
continuelle d'amusemens.

L'idée de la rendre heureuse fait
toute mon ambition , & la moindre
chose qui peut y contribuer n'est pas
une bagatelle pour moi.

Je voudrois pouvoir lui inventer
de nouveaux plaisirs.

J'espère que je serai heureux , &
que je ferai aussi son bonheur. Les
notions que j'ai de l'état où nous
allons nous trouver l'un & l'autre ,
semblent me le garantir : elles n'ont
absolument rien de romanesque.

J'ai eu autrefois un engagement
qui ressembloit beaucoup au mariage.
C'étoit avec une jeune veuve d'un
rang élevé que j'avois connue en
pays étranger. Nous sentîmes que
notre bonheur dépendoit de nous
retirer presque entièrement du mon-

de, & nous allâmes à la campagne. Il y avoit un an que nous jouissions de toutes les douceurs de la plus parfaite union, lorsqu'une fièvre maligne me l'enleva. Ce fut pour moi un coup de foudre dont j'eus beaucoup de peine à revenir.

Je l'aimois passionnément. Mais, qu'est-ce que c'étoit, cependant, que cet amour comparé avec la tendresse que j'ai pour Emilie ? La flamme qui brûle n'est pas plus différente d'un feu amorti par les cendres dont il est couvert.

Le mariage, lorsque la passion est soutenue par l'estime, est l'état le plus heureux dont on puisse jouir : mais que de soins, que d'attentions il faut avoir pour y conserver cette tendre plante ! C'est nous qui commençons ordinairement à en manquer ; nous devrions en rougir,

Les femmes sont, de leur nature, infiniment plus constantes, & leur éducation perfectionne encore cette heureuse disposition. Quel mari, s'il étoit toujours honnête, s'il avoit toujours les égards & la délicatesse d'un amant, cesseroit jamais d'être aimé?

Mais quelle différence dans notre caractère! Combien de femmes charmantes n'ai-je pas vues perdre l'affection de leurs maris, quoiqu'elles s'étudiaient, sans cesse, à leur plaire?

Je sçais bien qu'il ne faut pas s'attendre, quand on est marié, à une extase continuelle. Les momens de langueur sont à craindre; les mariages les plus heureux n'en sont pas à l'abri. Je crois, cependant, qu'on peut les éviter. Oui cela est praticable.

La possession paisible affoiblit ; sans doute , le tumulte & le délire de la passion. Il n'y a que l'espoir & la crainte qui puissent tenir l'ame dans cet état d'yvresse & de violence : mais le calme qui succède , n'est-il donc pas plus agréable ? Cette tendresse agitée & impétueuse , ne devient-elle donc pas , en s'appaisant , plus douce & plus voluptueuse ? ... Ah ! le plaisir ne cesse pas... il ne diminue pas. Il ne fait que changer de nature... C'est la couleur tendre & délicate des roses qui vient charmer des yeux blessés par la couleur dure & tranchante de quelque fleur désagréable.

Ma sœur s'est flattée que vous accorderiez tous quelques mois à son amitié & à celle de Temple. Je ne prétends pas lui céder les prétentions que je crois avoir à la même faveur.

Ma petite terre ne peut avoir d'attraits que pour nos amis. Cette circonstance me la rend plus précieuse. Un des malheurs du rang élevé est l'esclavage auquel il assujettit envers les gens à étiquette.

Je crois que la vie la plus agréable & la plus libre, est celle d'un Gentilhomme qui, retiré à la campagne, mesure sa dépense sur son revenu, & connoît assez le monde pour ne point murmurer de ce qu'il a des voisins plus riches que lui.

Donnez-moi de vos nouvelles, mon ami, & dites-moi si, tel que je suis, & avec aussi peu de consistance que j'en ai, je ne puis, cependant, pas vous être utile à quelque chose.

Vous verrez, peut-être, Emilie avant moi. Vous la trouverez plus aimable, plus charmante que jamais.

Dites, je vous prie, à votre chere Bell qu'elle évertue son esprit pour

m'ordonner quelque chose qui puisse
lui faire plaisir.

Mille amitiés à Sir Fermor.

RIVERS.





LETTRE CLXXXI.

M. Fitzgerald, au Colonel Rivers;

A Londres, ce 13 Septembre.

VOtre amitié, mon cher Rivers, est trop précieuse à des gens qui connoissent votre mérite pour n'en pas recevoir des témoignages avec plaisir. Je vous remercie & de votre lettre & de vos offres obligeantes. Je n'hésiterai point à vous en faire souvenir, si l'occasion se présente de vous donner la satisfaction de m'être utile.

Je voudrois vous voir aussi heureux que je le suis. Rien n'est si raisonnable que les idées que vous avez du mariage, lorsqu'il est la suite d'une inclination mutuelle. J'éprouve tout ce que vous en dites.

Cette folâtre Bell, depuis qu'elle est mariée, sçait se faire aimer de moi beaucoup plus que je ne l'avois jamais aimée. Je lui sçais un gré infini, je suis reconnoissant même de ce qu'elle a eu la confiance de mettre entre mes mains son bonheur ou sa misère future. Je ne réfléchis point aux risques qu'elle pouvoit courir sans l'en aimer davantage. Je sens tout le prix d'une foule de petites attentions qu'elle renouvelle à chaque instant. Nous en faisons un commerce d'échange qui entretient notre affection mutuelle.

Je ne sens plus, à la vérité, auprès d'elle ces émotions tumultueuses qui ressembloient au délire. Cette effervescence s'est changée dans une sensation qui n'est pas moins douce. C'est un plaisir plus tranquile, plus délicieux, plus pur.

Je vous avoue que j'avois la plus
grande

grande aversion du mariage. Il n'y avoit que l'amour qui pût la surmonter. La seule idée que ce lien étoit éternel me révoltoit. Je ne pouvois m'y familiariser qu'avec des modifications qui ne pouvoient avoir lieu; j'aurois voulu que le divorce, si sagement établi chez les Romains, & qui subsiste encore parmi les Peuples modernes, dans une partie de l'Europe, eût, au moins, pu venir à mon secours dans toutes les circonstances où le mariage, au lieu des plaisirs qu'il fait espérer, n'offre que des chagrins, des désagrémens & des amertumes. L'amour a formé ma répugnance. Je me suis attaché à la femme la plus séduisante que j'eusse encore vue, & je n'ai plus songé aux suites terribles que pouvoit avoir cet attachement.

Je ne soupçonnois pas d'abord que je l'aimasse. Je m'imaginois que le plaisir que j'avois d'être avec elle

étoit simplement l'effet des charmes que tous les autres hommes trouvoient à l'entendre & à la voir. Elle paroïssoit me préférer & j'en concevois de la vanité : je comptois pouvoir quitter la Syrène quand je voudrois.

Je me suis trompé. L'amour s'est glissé dans mon cœur sans que je m'en sois apperçu. Je croyois n'être qu'amusé ; il m'a enchaîné en badinant, & j'aime mon esclavage.

Je n'en suis pas moins un peu fâché de ce qu'il est impossible de le rompre... On craindrait réciproquement de briser des nœuds si doux ; on seroit plus attentif à se plaire, & cela tourneroit à l'avantage du cœur.

Nous n'avons point encore vu Emilie : mais nous irons la voir vendredi. Notre impatience ne pourroit pas nous retenir ici plus long-temps. Je vous écrirai aussi-tôt que nous l'aurons vue.

D'EMILIE MONTAGUE. 243

Vous sçavez que nous sommes tous
chez Madame Temple. Il n'a pas été
possible de s'en défendre. Nous pas-
serons avec eux la belle saison à Hill-
wood, ou plutôt nous partagerons
notre temps entr'eux & vous. Voilà
comme agissent les amis.

FITZGERALD.





LETTRE CLXXXII.

Le Colonel Rivers , à M. Fitzgérald.

A Stamford , ce 16 Septembre.

ON vient , mon cher ami , de m'apporter votre lettre ici , où je suis pour affaire. J'ai encore assez de tems pour y répondre ce soir.

Nous serons tous à Londres de demain en huit. J'espère qu'Emilie ne différera plus mon bonheur. Je vous envie le plaisir que vous aurez à la voir vendredi.

Je suis fort aisé qu'on vous ait enrôlé dans le seul état agréable qu'il y ait dans la vie. Vous avez des qualités qui vous assurent d'être toujours aimé. Je jugeai de vous ainsi la première fois que je vous ai vu ; & si

vosre petite volage eût manqué son coup, j'avois conçu de vous une si bonne opinion que je vous aurois proposé ma sœur.

Je n'ai point connu d'homme que j'aurois plus redouté que vous, si vous aviez été mon rival. Vous avez dans toute vosre personne, dans toutes vos manieres, un ton qui plaît généralement aux femmes. Vosre figure, vosre air vif, leur promet un protecteur. Vosre esprit leur annonce une compagnie agréable. Vous avez de la sensibilité; & elles cherchent un cœur capable d'attachement. Vos attentions pour elles, l'espèce d'indifférence que vous avez pour les hommes sans, cependant, leur manquer de politesse, est un autre attrait pour le beau sexe. La vanité féminelle est très-flattée de cette préférence.

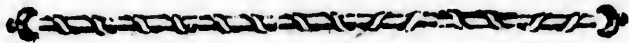
Nos goûts, heureusement, ont été différens. Les deux objets de no-

tre tendresse étoient, peut-être, également aimables : mais ce n'est pas la figure seule, c'est le caractère qui frappe. Le feu, l'esprit, la vivacité, l'enjouement de Bell vous a séduit; moi, j'ai été captivé par cette langueur séduisante, cette sensibilité touchante, cette douceur engageante de mon Emilie; & nous sommes heureux tous deux.

Adieu, cher ami.

RIVERS.





LETTRE CLXXXIII.

*Madame Temple, à Miss Emilie
Montague.*

A Hill-wood, ce 16 Septembre.

JE n'ai qu'un moment, ma chere Emilie, pour vous dire que le Ciel favorise votre tendresse. Il adoucit les peines que vous & mon frere ressentez de ce que ma mere s'étoit réduite à un plus petit revenu. Un événement inattendu vient de lui rendre beaucoup plus que ce que son amitié pour mon frere ne lui avoit ôté.

Elle avoit une parente en pays étranger, qui s'est souvenue des grandes obligations qu'elle avoit à son pere, & elle vient de lui envoyer, par reconnoissance, un papier qui lui

248 HIST. D'EM. MONT.
assure quatre cens livres sterlings , de
rente viagère.

Mon frere ne sçait encore rien de
cet événement. Il est allé à Stamford
pour une affaire ; nous l'attendons ce
soir. Il vous écrira sûrement par le
premier Courier.

Adieu , chere Emilie.

L. R. TEMPLE.

Fin de la quatrieme Partie.

de
de
ord
ce
le

